



**HAL**  
open science

**Histoires familiales, récits de migrations, épreuves  
citadines : ” ressortissants ” du Nord malien à Bamako  
(exploitation du corpus EFG\_Ba.1)**

Monique Bertrand

► **To cite this version:**

Monique Bertrand. Histoires familiales, récits de migrations, épreuves citadines : ” ressortissants ” du Nord malien à Bamako (exploitation du corpus EFG\_Ba.1). 2011. hal-00770483

**HAL Id: hal-00770483**

**<https://hal.science/hal-00770483v1>**

Submitted on 6 Jan 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Programme ANR-AIRD**  
**« Les Suds, aujourd'hui »**

**Projet sélectionné MOBOUA**  
**« Mobilités ouest-africaines »**  
**Janvier 2008 – juillet 2011**

Monique Bertrand  
Institut de recherche pour le développement  
UMR 201 D&S, IRD et Université de Paris 1

**Histoires familiales, récits de migrations,  
épreuves citadines :**  
**« ressortissants » du Nord malien à Bamako**  
**(exploitation du corpus EFG\_Ba.1)**

Rapport d'étude du Programme 4  
« Parcours citadins et dimension trans-générationnelle  
de la migration »  
[Volet 1/2 – Migrants "de l'intérieur"  
et générations citadines à Bamako]

Février 2011

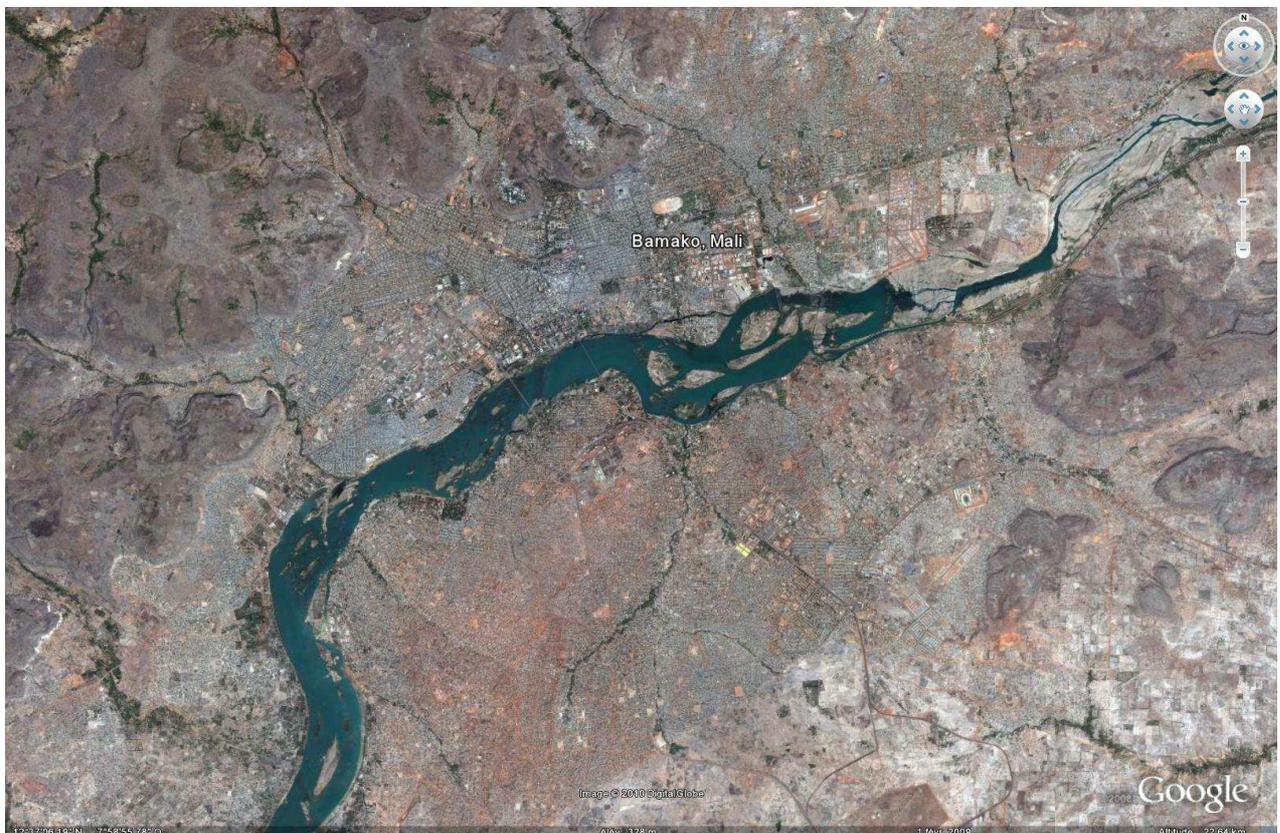
*Ce rapport d'analyse a servi de base à la rédaction de la communication  
« Vieillir à Bamako : espaces de vie et relèves familiales dans la transition démographique et  
urbaine du Mali » (Monique Bertrand, 23 p.), présentée au  
Colloque international « Vieillissement de la population dans les pays du Sud :  
Famille, Conditions de vie, Solidarités publiques et privées. Etat des lieux et perspectives »  
de Meknès, 17-19 mars 2011 : Université Moulay Ismaïl de Meknès (Faculté des Sciences  
juridiques, économiques et sociales), CITERES (UMR 6173, Université François-Rabelais de  
Tours), CEPED (UMR 196 Université Paris Descartes-INED-IRD).  
Cette communication, diminuée de nombreux emprunts au corpus d'enquête,  
de références bibliographiques et de photographies, devrait être éditée  
avec les actes du colloque dans la collection « Les numériques » du CEPED.*

*Menée sur le terrain bamakois en juillet 2008 et juillet-octobre 2009,  
l'enquête Ego Fratries Générations doit beaucoup aux contacts et traductions assurés  
par Mahamane Maïga et Dramane Diarra, ainsi qu'au travail d'animation locale mené  
depuis Sikoro par l'Association de Développement de Quartier CAMS.  
Ce protocole EFG n'aurait pas été possible, surtout, sans la disponibilité de trente « vieux »,  
habitants de Bamako et « ego » de référence de l'enquête,  
dont la parole constitue le matériau premier de cette recherche.  
Que ce tubabu baara ne sacrifie en rien à la reconnaissance due à ces aînés  
pour leur précieuse réceptivité.*

## **Histoires familiales, récits de migrations, épreuves citadines : « ressortissants » du Nord malien à Bamako (exploitation du corpus EFG\_Ba.1)**

La population âgée du Mali ne s'inscrit ni un contexte de vieillissement démographique, ni dans un régime de protection sociale et d'assurance vieillesse généralisée. Dans la diversité démographique et économique des Suds (Antoine et Golaz, 2010), le milieu urbain malien porte au contraire les caractéristiques d'une transition démographique amorcée mais non achevée. La population de Bamako vient à nouveau de doubler dans la dernière décennie (RGPH, 1998 et 2009), au taux d'accroissement à peine infléchi de 5,4 % par an, pour atteindre 1,8 million d'habitants. La charge économique des moins de vingt ans (52,1 % des Bamakois en 1998), et les faiblesses quantitatives et qualitatives de l'emploi des 20-40 ans (32,8 %), continuent de peser sur les classes d'âge les plus maigres vers le haut de la pyramide des âges, en particulier pour le coût de la résidence. Dans le même temps, les citadins de plus de 60 ans qui nous intéresse dans le corpus ici présenté – 3,5 % de la population bamakoise à la même date –, relèvent de générations dans lesquelles la migration depuis le monde rural, ses attendus de retour financier et de redistribution de bénéfices sociaux, sont fortement représentés. Ils continuent de marquer la définition des rôles et des rapports aînés / cadets, quand les générations nées plus tard en ville démontrent mieux la fragmentation des responsabilités familiales.

### **L'étalement urbain de Bamako dans son District**

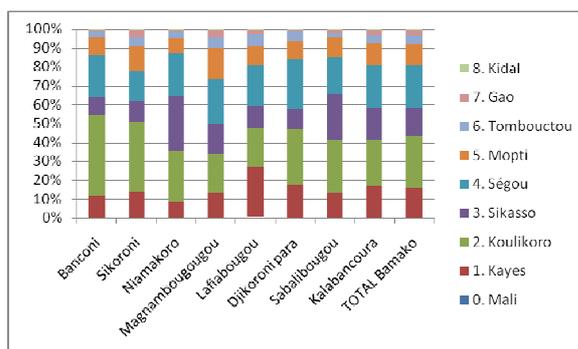


*Google earth, février 2009*

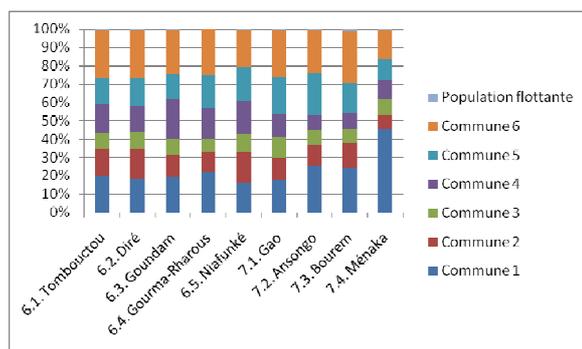
Menée en juillet 2008 et juillet-octobre 2009, l'enquête « Ego Fratries Générations » décrit la recomposition des espaces de vie de deux séries de lignées maliennes, en partant des conditions de vie de 30 « vieux »<sup>1</sup> nés dans les années 1940 (ou avant pour quelques exceptions). Dans cette tranche d'âge 60-78 ans, le recul biographique est quasi-complet (Annexe 1). De l'histoire individuelle à l'histoire familiale, il offre à l'analyse une double perspective intergénérationnelle : vers les ascendants d'ego, en « amont », et vers sa descendance, en « aval ». La restitution mémorielle et la quantification de ces histoires familiales s'est montrée bonne dans le corpus, à la faveur de méthodes qualitatives d'approche et d'entretien. L'entretien détaille donc d'abord les parcours individuels selon une commune grille de questions ouvertes relatives aux mariages, aux lieux de vie, aux étapes de travail et d'insertion urbaine, ainsi qu'aux rapports d'ego avec ses communautés d'origine<sup>2</sup>. Appliqué systématiquement dans l'échantillon, ces cinq modules interrogent ce qui « fait la différence » dans une strate a priori homogène en âge, régions de naissance et destination urbaine. La collecte débouche ensuite sur une seconde grille d'information de trois générations permettant de confronter ego à ses parents et tuteurs, ses « frères et sœurs », et les enfants qu'il a confiés, éduqués ou hébergés. Ce corpus de proches familiaux ouvre une perspective de modélisation des espaces de vie tracés par les « vieux ».

Le choix des deux groupes de lignées est raisonné selon la variable d'origine au Mali, différenciant les régions économiques du nord et de l'ouest du Soudan colonial : la première correspond aux régions administratives actuelles de Gao et de Tombouctou, dont les natifs représentaient 7 % de la population de la capitale en 1998 ; la seconde est restreinte aux trois cercles de Kayes, Bafoulabe et Kita de la région administrative de Kayes, dont les natifs représentaient 10 % de Bamako en 1998. Leurs « ressortissants », dont sont issus des cadres de la première République malienne, ont commencé à y migrer plus tôt que les « gens du Nord », qui s'y installent au contraire dans le temps des grandes difficultés nationales : sécheresses sahéliennes, refoulements de migrants internationaux, ajustement structurel de l'économie, qui ont marqué les années 1970 et 1980.

### Composition des principaux quartiers de Bamako par région de naissance au Mali



### Ressortissant des régions du Nord par cercle de naissance dans les communes du District



Population du District de Bamako : RGPH, 1998 (extraction au tiers)

<sup>1</sup> La désignation est reprise du terrain et ne participe d'aucune stigmatisation. Enquêtée dans le dernier trimestre de 2009, une troisième strate de 15 vieux n'a pas fait l'objet d'une exploitation complète.

<sup>2</sup> La combinaison « guide d'entretien + matrice biographique » rappelle les perspectives d'analyse biographique que développe Christine Tichit (2001) à l'appui d'un corpus de départ également qualitatif. Dans ce rapport, la quantification qui est proposée des résultats d'enquête est différemment fondée : elle découle non de la modélisation graphique que chaque entretien autorise à partir d'une information « riche et pluridimensionnelle », mais de l'agrégat des éléments biographiques et familiaux collectés dans un corpus a priori homogène.

A l'appauvrissement structurel du pays s'ajoute donc la précarité de parcours professionnels qui n'apparaissent pas totalement bouclé après 60 ans. Du fait d'emplois dans le secteur informel, la plupart des actifs bamakois se maintient en effet dans l'activité économique après l'âge supposé de la « retraite ». Seul le groupe de l'Ouest malien déroge en partie au statut de petit travailleur indépendant, hors régimes sociaux, en faisant jouer des compétences plus techniques et un emploi salarié à la Régie du Chemin de Fer du Mali, aujourd'hui liquidée par privatisation. La problématique de la précarité qui est ici développée conjugue donc de « micro » ajustements biographiques et des contraintes « macro » d'insertion dans les contextes malien, ouest-africain et bamakois. Découle-t-elle de la seule mesure à l'enquête, dans le moment du vieillissement individuel, en particulier l'insécurité foncière et résidentielle à laquelle font face ces migrants dépourvus de titre d'occupation ou toujours locataires sur les marges urbaines ? Ou remonte-t-elle aux régions de départ et aux attentes sociales forgées dans les lignées d'origine ? Comment les rapports intergénérationnels viennent-ils à la fois appuyer le statut d'aîné d'ego, dans sa vocation à capitaliser et redistribuer des ressources familiales, et le surcharger de dépendants inactifs en transition vers l'âge adulte et vers des comportements plus individualisés ?

Dans le corpus considéré, la précarité se trouve en effet illustrée par :

- le maintien d'ego dans un emploi au moins partiel ou sa nécessité économique contrariée par une maladie ;
- des métiers et trajectoires économiques qui n'ont que peu anticipé sur le vieillissement : faiblesse des qualifications, identités professionnelles incertaines, biographies chaotiques, activités d'opportunités gérées dans la survie plus que dans la maîtrise des risques, « réalisations » limitées à la construction d'une maison, investissements scolaires faibles ;
- la fixation dans une périphérie « irrégulière » du District de Bamako, à laquelle s'ajoute, depuis les années 1990, le surcoût d'une normalisation foncière clientéliste et spéculative sous la Troisième République. Dans cet environnement urbain médiocre, la présence de locataires dans l'échantillon (7 sur les 15 de la première strate d'enquête), rappelle un rapport numérique avec les propriétaires qui se trouve atteint à Bamako dès le recensement de 1987 (Bertrand, 2011).

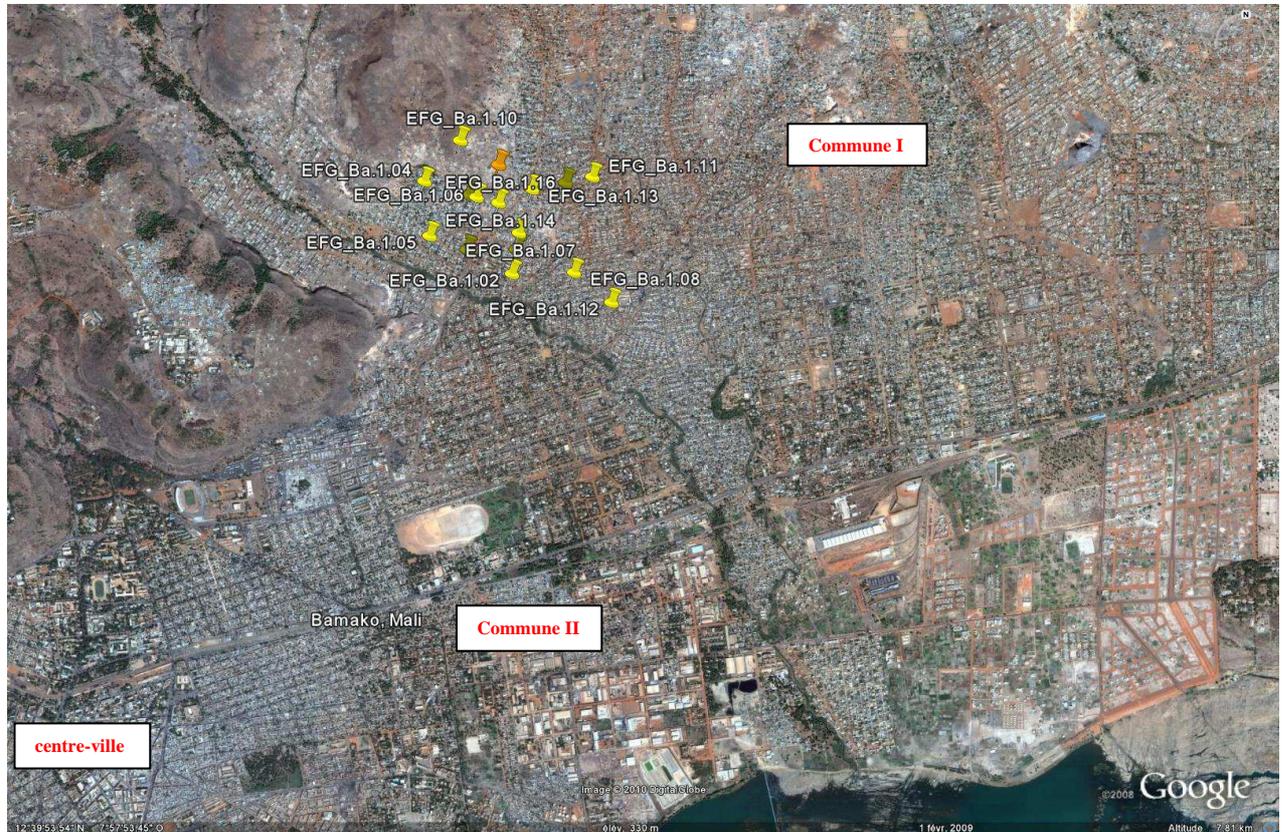
### **Un front pionnier d'urbanisation sur la corniche septentrionale de Bamako**



Couplant les biographies individuelle et familiale, la collecte qualitative débouche donc sur une analyse plus quantitative qui suit les changements migratoires, économiques et urbains depuis le « troisième âge colonial » décrit par Jacques Marseille, à partir des années 1940, jusqu'à « la lutte contre la pauvreté » mise en exergue par les bailleurs financiers du

Mali, à l'entrée dans le nouveau millénaire. L'enquête EFG ne se place donc pas sur le terrain de la validité statistique, mais cherche à contrôler les effets d'âge, de génération, et de contexte qui pèsent sur les conditions de vie actuelles des plus de 60 ans.

### Ressortissants du Nord malien enquêtés à Sikoro et Banconi, Commune I de Bamako



Google earth, février 2009

A titre expérimental, on ne retient dans ce rapport que les résultats tirés du groupe des natifs des régions de Gao et de Tombouctou<sup>3</sup>. Ils ont été enquêtés un secteur septentrional non loti qui s'urbanise à partir des années 1970, à l'instar de ce qui deviendra la Commune I de Bamako, à la création l'entité administrative du District en 1978, quand ces migrants commencent à monter en force en ville. L'échantillon ne vise pas à traduire une concentration spatiale, qui serait au demeurant peu probante ; mais il met en rapport l'étalement urbain de l'époque et un moment décisif de reconversion vers la capitale malienne, depuis un espace migratoire plus complexe.

Ce groupe d'enquête génère un corpus de noms de lieux et de personnes reliées à ego dans les proportions suivantes :

- 115 étapes biographiques depuis la naissance d'ego, soit 7,7 lieux de vie par itinéraire individuel
- 359 individus reliés sur trois générations à ego, soit 23,9 personnes informées par histoire familiale

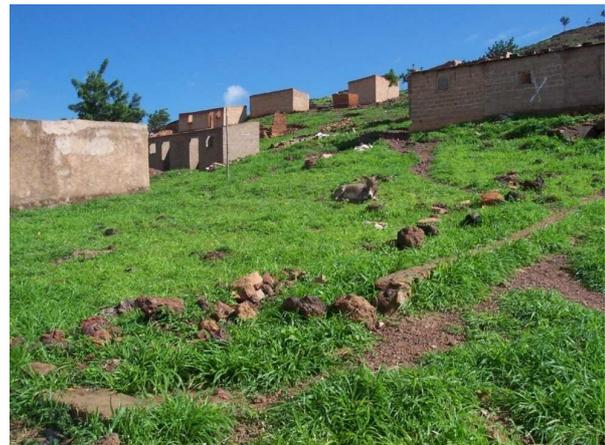
<sup>3</sup> Les discussions dépassent en moyenne quatre heures, sur deux entretiens, et débouchent sur une transcription en 402 pages des deux volets biographique et pluri-générationnel d'information.

- 582 lieux de vie identifiés par ego pour ce corpus d'ascendants, de pairs en génération et de descendants.

C'est dans ce format méthodologique que sont abordées deux enjeux de la maturité puis du vieillissement d'hommes entrés dans la vie d'adulte à l'indépendance malienne. La première question engage leurs références à l'origine : les contrats migratoires forgés au sein de familles rurales se trouvent-ils reconduits en ville ? Des migrations intermédiaires, notamment à l'étranger, en ont-elles perturbé les responsabilités dès avant l'installation dans la capitale malienne ? Et au final, la précarité des « vieux » à l'enquête découle-t-elle des seules conditions de ce terminus migratoire, ou du fait que leur avancement en âge a coïncidé avec des difficultés plus structurelles pour le pays et sa capitale ?

La seconde observation porte sur la relève familiale construite par les « vieux ». Outre les données quantitatives du corpus, elle mobilise les entretiens qualitatifs et la forte tension discursive qui s'y manifeste entre normes et défaillances, entre proximité et éloignement, en matière de responsabilité familiale et de respect des rôles aînés / cadets. Les perspectives de résidence, de mariage, de formation et de travail restent-elles concentrées sur Bamako ? Sont-elles les mêmes pour les enfants d'ego et pour d'autres jeunes qu'il a hébergés ? Selon quels sens dépendances et solidarités intergénérationnelles fonctionnent-elles ?

### **L'accès à la propriété à Sikoro : enclavement et précarité physique**



# 1. CONSTRUIRE UNE VIE, MODELISER UNE TRAJECTOIRE ENTRE PRECARITE STRUCTURELLE ET PRECARITE INDIVIDUELLE

Les natifs du nord du Soudan colonial présentent une moyenne de 66 ans à l'enquête, soit près de deux décennies de plus que l'espérance de vie malienne à la naissance<sup>4</sup>. Le fait de vivre à Bamako assure en général de meilleures conditions de vie et d'accès aux soins<sup>5</sup>, et cette installation urbaine apparaît bien sans retour dans les entretiens menés<sup>6</sup>. Mais elle s'y traduit dans des termes économiques souvent frustrants que l'on résumera en « toujours dans le travail » et « pas toujours dans la propriété » en 2008-2009.

## 1.1. Chronique d'une précarité annoncée ?

L'approche longitudinale permet en effet d'examiner les conditions du vieillissement, ici d'amont à aval des biographies considérées plutôt que rétrospectivement depuis leur terme, et de ne pas en réduire les facteurs explicatifs au seul terme migratoire. De ce point de vue, les « vieux » enquêtés présentent des faiblesses de « capacités » socio-économiques qui ne sont ni moins ni plus marquées pour leur futur que pour d'autres représentants de la même génération née dans un Soudan alors très rural.

**1. L'échantillon se partage à parts égales entre des enfants grandis auprès de leurs parents et des enfants éduqués par un autre « tuteur »**, terme social et non juridique, souvent associé à la lignée maternelle dans la région d'origine. Alors qu'ego deviendra lui-même tuteur d'enfants de ses frères et sœurs, la distance qu'il aura prise en s'installant à Bamako le démarquera de ses pères et de mères classificatoires qui ont contribué à l'éduquer ailleurs.

**2. Le niveau d'étude est également faible**, sinon réduit à zéro. Pour neuf des « vieux » enquêtés, les rares années d'« école française »<sup>7</sup> ont été vécues dans la contrainte coloniale et dans l'évitement qu'elle a suscitée chez une population soucieuse de retenir ses aides-familiaux au gardiennage des animaux et au travail des champs ; au mieux de les amener à « suivre les maçons », à « accompagner les pirogues de marchandises » ou à « faire le petit boy popote » dans les chefs-lieux de canton coloniaux. L'expérience va d'ailleurs plus souvent de pair avec la formation coranique que sans. La capacité à s'exprimer en français, qui ne concerne qu'une minorité, s'est forgée plus tardivement dans la migration en ville. Les discriminations de la scolarisation deviendront surtout déterminantes dans la génération des enfants dont ego assurera la charge à Bamako.

**3. Les nécessités précoces du travail** n'ont pourtant pas débouché sur des trajectoires professionnelles directes. A l'exception des ressortissants de Tombouctou, qui profitent d'une

---

<sup>4</sup> OMS Mali : *health profile*, 2010 : 48 ans pour les hommes et 50 ans pour les femmes (données 2008).

<sup>5</sup> 158 décès pour 1 000 naissances vivantes en milieu urbain, 234 en milieu rural (World Health Statistics, 2010).

<sup>6</sup> La question d'entrée dans la discussion sur ce point était : *Pensez-vous que votre propre parcours à Bamako, puis jusqu'à votre maison actuelle, vous a permis de mieux vivre et faire vivre votre famille que ceux de vos co-originaires ?* Une des dernières personnes enquêtées en 2009 est décédée l'année suivante.

<sup>7</sup> Pour neuf des « vieux » enquêtés. La seule exception, interrompant le début du cycle secondaire après de nombreux redoublements, concerne précisément le plus jeune d'entre eux.

culture technique de maçonnerie et d'une fréquente orientation vers la restauration, il est même souvent difficile de les résumer à un « métier », ou un emploi plus durable que les autres. Les activités de service exercées dans les quartiers urbains ont été multiples ; elles ont nécessité peu de capital d'entrée (blanchisserie, petite revente) mais n'ont dégagé que de faibles bénéfices ; elles se sont montrées sans cesse tendues entre le « j'ai bien gagné dans ça » et le « ça a été bousillé quand je suis parti en visite au village » ; entre la « chance », assimilée à un destin personnel et à une bienveillance divine, et la « trahison », imputée aux pairs d'origine. Elles ont surtout fluctué sur des cycles d'épargne laborieuse et de gestion incertaine d'un petit fond de commerce, gradant les revenus du commerce de trottoir à la boutique de quartier et à ses revers de fortune. Ces changements, qui n'ont maintenu que le statut d'actif « indépendant » dans l'emploi informel, s'alignent de plus sur ceux des lieux de vie. Ils participent du déroulement biographique depuis l'apprentissage jusqu'à la « fatigue » qui euphémise alors la perspective d'une retraite sans couverture sociale : « forcé ! ». L'attente d'un soutien financier familial se fait au terme de profils modestes ou marqués par l'échec.

En soi la situation professionnelle est meilleure à l'âge de l'enquête que dans les épisodes de jeunesse, mais elle est alors davantage grevée par une charge de ménage alourdie : plus de 12 personnes en moyenne. Après des activités de début de vie rythmées par l'économie agricole, l'installation à Bamako, vers trente ans, marque une diversification de la gamme de petits métiers, au service de clientèles urbaines déjà approchées dans les migrations précédentes. Mais les profils sont encore erratiques, en recherche de contrats, ou à ambitions contrariées vers la boutique : portage, vente ambulante ou sur étal, repassage, couture, mécanique, maçonnerie. Trente ans plus tard, les activités encore exercées à l'enquête sont loin de concrétiser une maturation systématique. Les « vieux » se sont réorientés ou maintenus dans les activités indépendantes, avec ou sans apprentis : « Je suis mon propre patron. » « Je me débrouille de moi-même. » « Je n'ai jamais travaillé pour quelqu'un. » Les plus chanceux ont progressé dans le petit entrepreneuriat : transport de sable de construction, location de bois de coffrage, aménagements de jardins privés et publics, dans lequel s'illustre la difficulté d'une relève familiale.

« C'est pour ne pas rester les bras croisés. » [EFG\_Ba.1.01]

« Comme j'étais déjà dans la construction, j'ai commencé à faire le bois des charpentes et des coffrages en 1993. Aujourd'hui, je me considère comme un retraité. Mais si j'ai la possibilité je loue le bois que je stocke chez moi, pour les chantiers. Je le fais tant que je peux continuer, tant que j'ai eu quelque chose à faire. » [EFG\_Ba.1.02]

« J'étais conventionnaire au Ministère des TP, jusqu'en 96. Depuis que je suis parti à la retraite, j'ai pris mon agrément pour ne pas être un retraité mendiant. » [EFG\_Ba.1.08]

Mais le plus grand nombre finit sur le dernier terme d'un itinéraire chaotique : un fabriquant de briques s'avoue en panne de commandes<sup>8</sup> ; un homme de caste alterne quelques

---

<sup>8</sup> « C'est trop difficile de trouver du travail surtout maintenant. Fréquemment il arrive que je chôme. Par exemple c'est mon cinquième jour sans travail, pour te dire la galère. Le travail en fait c'est trop irrégulier. Dès fois tu restes un mois sans travailler. La saison des pluies ça joue. Après certaines périodes mortes je peux avoir jusqu'à deux tonnes de ciment à travailler d'un coup. La maçonnerie c'est tout ce que j'ai fait à Bamako. Mais puisque je prends de l'âge, je souhaiterais quitter pour une autre activité moins physique, comme par exemple ouvrir un point de vente de briques. Parce que je travaille actuellement dans une équipe où j'ai beaucoup de manœuvres que je forme. C'est pas une entreprise, c'est des jeunes qui sont là. Quand j'ai du travail, je les recrute et le les paye pour la journée. Bon je peux leur léguer la fabrication des briques. Eux ils font les briques et moi je vends les briques. Ça reste dans la brique comme ça. (...) J'avais entamé des démarches pour devenir tâcheron. Je

prestations auprès de co-originaires et d'irréguliers voyages commerciaux au Ghana ; plusieurs « vieux » n'ont de ressources que la géomancie ou de retourner à la culture de consommation, non sans incertitude foncière sur les marges de la capitale ; tel autre transforme sur le tard un conteneur usagé en kiosque de marché ; tandis que le seul employé de l'échantillon se soumet à des coûts de transport de plus en plus lourds pour garder son emploi de planton.

**4. L'ensemble de ces expériences se trouve donc laborieusement capitalisé au fil d'une moyenne de 6,5 déplacements, internationaux, intra- et interrégionaux ou intra-urbains, depuis le lieu de naissance.** L'inventaire précis des épisodes de mobilité est ici plus fiable que celui qui informera ensuite les parents d'ego. L'espace migratoire des « gens de Gao » se montre plus souvent orienté vers l'Afrique de l'Ouest que celui des « Tombouctoutiens », ce qui ajoute en moyenne une étape liée au départ puis au retour, forcé ou d'anticipation, vers le Mali. Le fait d'avoir été pris en charge par un tuteur à l'enfance densifie également ces trajectoires (1,5 étape supplémentaire) par rapport à ceux qui ont grandi dans la maison paternelle. Mais c'est surtout la ville de Bamako qui, après d'autres migrations de jeunesse, démarque de plus de deux étapes en moyenne les itinéraires les plus turbulents, ceux des locataires toujours ballottés en fin de vie, des itinéraires plus directs vers la propriété d'une maison à l'enquête.

Associés à des variables de début ou de fin de trajectoire, la mobilité bonifie donc inégalement les capacités d'ego pour assurer à son vieillissement une meilleure assise économique et résidentielle dans la capitale. L'élargissement du ménage à l'enquête<sup>9</sup> apparaît d'un côté comme la résultante positive d'un itinéraire migratoire dense (1,8 étape de plus en moyenne que les ménages les plus petits) qui a structuré l'espace social des futurs chefs de famille, et a débouché sur de constantes pratiques d'accueil depuis les lieux d'origine quand ego atteint la maturité à Bamako. D'un autre côté, le profil des locataires montre une agitation urbaine non promotionnelle, conséquence de handicaps économiques et sociaux cumulés qui sont souvent préparés dès avant l'arrivée dans la capitale malienne :

« A Sikoro j'en suis à ma troisième maison comme ça. A chaque fois j'étais locataire. Dans la première maison où j'habitais, c'est le propriétaire qui m'a demandé de quitter parce qu'un de ses parents devait venir. La deuxième maison, c'était une maison qui était en chantier. On devait la rénover. Ici ça fait 17 ans que je suis dans cette maison. C'est la première fois que je suis stable aussi longtemps comme ça dans une cour. » [EFG\_Ba.1.14, resté locataire à l'enquête]  
« J'ai changé quatre fois de location. J'avais des difficultés à payer, les propriétaires me mettaient à la porte ou me proposaient d'entrer dans des chambres en mauvais état. » [EFG\_Ba.1.10, devenu propriétaire dans des conditions particulièrement difficiles]

---

travaillais pour des Russes qui ont bien apprécié mon travail. Ils m'ont donné une attestation de travail où ils décrivaient tout ce que j'avais fait, mes qualifications, mon paiement, tout quoi. Bon moi je gardais tous mes papiers dans un portefeuille, et je l'ai perdu. Malheureusement j'ai perdu tous les papiers, et c'est ça qui a mis fin à l'ambition de devenir un tâcheron, à cause de l'affaire des papiers. Donc pour moi-même je ne peux pas dire que je suis un tâcheron comme ça, même si c'est comme ça que je travaille avec les jeunes quand j'ai du boulot. » [EFG\_Ba.1.14]

<sup>9</sup> Les ménages « étriqués » (6,5 personnes en moyenne) expriment avant tout un cumul de précarités résidentielles et économiques, un désaveu de capacité plus qu'un choix de restreindre la descendance. Parmi les ménages plus épanouis, on distingue les élargissements temporaires (hébergement de bonnes, de visiteurs sur plusieurs mois) ou mesurés (présence de petits-enfants, de collatéraux), dans lesquels les dépendants restent moins nombreux que le noyau familial et la charge du ménage ne dépasse pas 14 personnes, et les élargissements plus chargés (20 personnes) qui font jouer les alliances matrimoniales.

Non seulement le fait de louer de petits logements d'une ou deux pièces dans « les cours des autres », mais aussi la mobilité spécifique des locataires sur le marché du logement, offrent donc un marqueur essentiel de précarité biographique. Les « vieux » en sont d'autant plus affectés que ce défaut de patrimoine leur est socialement honteux, en donnant la preuve de difficultés à « bien recevoir » parents et visiteurs : « Quand ils viennent ils dorment sous la véranda, parce que je n'ai pas de chambre pour eux. » Alors que l'hébergement est associé sans gêne aux épisodes de jeunesse citadine, à des liens sociaux forts à l'arrivée à Bamako, y compris avec épouse et premiers enfants, la durée de résidence urbaine souffre mal la persistance de la location à des âges plus avancés. Chez les natifs du Nord malien, cette précarité s'ajoute aux précédentes : le fait de venir d'une périphérie économique du pays dans les années 1970 ; le fait d'avoir connu le refoulement migratoire (Ghana en 1970, Nigéria en 1983) avant de s'en retourner au Mali. Le fait de naviguer ensuite entre des propriétaires-bailleurs à peine plus riches qu'eux reporte sur les marges de la capitale les chances d'accéder à un terrain. De quoi endurer les spéculations néo-coutumières puis les jeux de pouvoirs municipaux à partir des années 1990.

**Terrain enclavé à flanc de coteau, bâtiment effondré à peine édifié, transaction non sécurisée : une sortie de location particulièrement éprouvante [EFG\_Ba.1.10]**



En entretenant leur capital relationnel par l'accueil de dépendants, les ménages propriétaires comptent en moyenne 14 personnes à l'enquête, et tendant vers un profil d'élargissement ; en manquant d'argent et d'entregents (Vuarin, 1994) pour « tenir rang » sur le marché foncier ou se satisfaire de transactions irrégulières, les ménages locataires se limitent à 9 personnes, voire tendent vers un profil étriqué. Telles sont les deux polarités citadines auxquelles l'échantillon considéré renvoie plus largement, en croisant les logiques de l'âge et celles des « réalisations » économiques.

## **1.2. Les âges de la vie : « cycles » migratoires, étapes d'installation**

**1. L'âge moyen de toutes les étapes de mobilité** vécues par ego depuis son enfance est de 27 ans dans l'échantillon considéré, soit un moment charnière au début de sa vie d'adulte. L'écart que mesurent les âges à l'installation à Bamako (30 ans entre le premier et le dernier), puis à l'installation dans le quartier à l'enquête (27 ans entre le premier et le dernier)

introduit une hétérogénéité biographique dans un échantillon fondé sur une commune classe d'âge. Malgré ces spécificités individuelles, l'ensemble des parcours dessine une chronologie moyenne cohérente au regard de migrants du Nord qui s'orientent vers Bamako plus tardivement que d'autres congénères maliens depuis le sud du pays.

Après une naissance que l'on peut « marquer » en 1943, l'arrivée à Bamako se situe vers 30 ans. En 1973, elle correspond de manière significative à « l'année de la grande sécheresse » qui est fortement ressentie aux latitudes sahéliennes et motive de nombreux départs dans une décennie d'incertitudes pluviométriques. Dix ans avant l'ajustement structurel de l'économie malienne et la dévaluation qui accompagne durement le retour au franc CFA, en 1984, et malgré le potentiel d'irrigation du fleuve Niger, le régime militaire de Moussa Touré consacre alors l'absence de perspective de développement au nord du pays.

« C'était une année de sécheresse, vraiment des années dures. C'est pour ça que je suis parti du village, voir si je pouvais trouver quelque chose. J'avais des gens de ma famille vers Mopti, Koutiala, Sikasso, les pluies sont meilleures dans ces régions. » [EFG\_Ba.1.05]

« La sécheresse de 73 qui a été très forte, c'est ça qui m'a fait partir. (...) En 83-84, le changement de francs, la sécheresse, c'était très dur. Nous les gens de Bourem on dit "l'année de Mopti" : ceux qui le peuvent transportent leurs vaches jusqu'à Mopti pour les brader là-bas. » [EFG\_Ba.1.07]

« On a souffert de la sécheresse en 1973-74. Quand on est un homme, on voyage pour chercher de l'argent. A Tonka, je gagnais vraiment avec les activités commerciales. Mais c'est l'envie de voyager. Un ami m'a incité à venir à Bamako comme lui. » [EFG\_Ba.1.12]

« C'était l'année de la sécheresse, mais ça n'a rien à voir, j'étais décidé à aller. Je suis parti chercher du travail. J'avais des connaissances là-bas du même village que moi. J'ai pris la décision d'aller les rejoindre, c'est pas eux qui m'ont appelé. » [EFG\_Ba.1.06]

Quant à l'installation dans le dernier logement bamakois, elle se fait en moyenne à 47 ans, vers 1989-1990, à la veille de la transition démocratique malienne. Mais l'avènement de la troisième République qui s'en suivra en 1992 entraînera un regain de spéculation foncière inédit dans l'histoire d'une capitale qui désormais comble son territoire régional. De ces âges de la maturité pâtissent en particulier les locataires. Pénalisés par des déménagements en série et par des relations dégradées avec les propriétaires, ils abordent le marché foncier avec plus de difficultés que ceux qui ont profité d'emblée d'opportunités d'achat dans les zones non loties de la capitale.

Les locataires sont en effet plus jeunes de cinq ans que les propriétaires. Mais à 63 ans ne pas être « chez soi » constitue un échec social. Or les premiers se sont installés à Bamako à peine plus tard d'un an que les seconds. C'est bien le dernier logement qui vient significativement plus tard, à 50 ans, du fait de turbulences résidentielles prolongées et sans garantir de stabilisation. Outre l'incertitude de la « retraite », celle de l'insécurité foncière s'est donc précisée en fin de vie. Il ne reste plus à ces arrivés tardifs au nord de Bamako qu'à compter sur les parcelles les moins gratifiantes à flanc de colline, ou sur un détour par un terrain agricole, désormais hors du District, pour démarcher leur accès à la propriété. Les stratégies sont connues à l'égard d'intermédiaires de toutes sortes, mais pas toujours payantes ni épargnées par les aléas.

« Les deux terrains que j'avais trouvés c'était en même temps, avec la même personne. Je les ai payés 27 500, francs maliens à l'époque. Ce n'était pas loin de la colline. Mais c'est l'autre acheteur de la même parcelle qui a construit tout de suite, et moi j'ai perdu. Depuis le moment où ces histoires de terrain se sont passées et que les intermédiaires m'ont trahi par deux fois, je

me suis découragé, je n'ai plus eu envie même de chercher un autre terrain, ou d'envisager autre chose. Mais maintenant j'ai envie d'aller plus loin, de trouver du travail pour aller en acheter plus loin, en dehors du quartier. Par exemple il y a un village près d'ici qui s'appelle Nkomi, derrière la zone de recasement. Les terrains c'est pour les autochtones du village, c'est dans le cercle de Kati. Pour le moment je n'ai pas eu de contact, parce que je n'ai même pas d'argent. Peut-être que pour 600 000, 500 000 on peut trouver un terrain là-bas maintenant, parce que c'est plus loin. Mais si tu cherches à Sikoroni ! Tu vois cette maison au bord de la route, on vient de la payer à sept millions ! Non loin d'ici il y a quelqu'un qui m'avait parlé d'un terrain vide aussi, un terrain qui n'a pas été construit encore. Là-bas la personne m'avait dit 600 000, 650 000. Mais c'est sur le flanc de la colline. » [EFG\_Ba.1.14]

### Difficile normalisation des parcelles les moins gratifiantes : à flanc de colline ou soumises à des transactions douteuses



**LETTE DE SIGNIFICATION**

N° 006R (VD) de

Monsieur ou Madame de

Domicilié à de Porte de

Quartier : de Commune de

C.I. N° ou Passeport N°

Tél. :

Je viens par la présente vous signifier que vous êtes retenus sur la parcelle N° du morcellement du Champ de la famille COULIBALY de Nafadji sise à Nafadji.

Après approbation, un permis d'occuper vous sera livrée sans réserve des Conditions conformes au code Domanial et Foncier, par les autorités compétentes.

Fait à Bamako Nafadji, le 25/05/2007.

Vu et Approuvé  
Par l'intéressé

Ministre de la Culture, de l'Éducation et de l'Éducation Supérieure

**2. Par delà cette chronologie d'ensemble, une exploitation fine de la collecte biographique permet de comparer les étapes de migration intérieure ou internationale et les étapes urbaines de mobilité.** Malgré ses limites quantitatives, l'échantillon montre un enchaînement cohérent des lieux de vie inventoriés : dès la colonisation, les ressources migratoires des Maliens du Nord opposent clairement un début de cursus en régions ou en Afrique de l'Ouest, durant lequel les expériences urbaines et rurales s'équilibrent déjà, et une suite dans la capitale malienne dont 91 % des étapes sont vécues en autonomie résidentielle. C'est comme adulte qu'ego y rend compte de ses déménagements, même si certains n'échappent pas à des pressions et surtout des opportunités depuis la lignée d'origine. Peu d'exceptions interrompent l'installation à Bamako par un retour provisoire en régions ou la constitution d'une épargne professionnelle à l'étranger. Tous ces changements de lieux se trouvent ainsi gradués :

- le passage par un tuteur justifie la plus grande jeunesse moyenne (16 ans) des étapes dans les régions du Soudan puis du Mali ;
- « l'aventure » économique et la migration d'émancipation des jeunes gens place les étapes ouest-africaines en position intermédiaire (22 ans) ;

- la reconversion migratoire des adultes, décidés à se fixer et à établir une famille à distance du Nord, fonde la moyenne la plus élevée (38 ans) pour les étapes de mobilité à Bamako.

Parcours rapides vers la propriété ou changements de quartier plus difficiles à vivre, ce mouvement intra-urbain est bien centrifuge : il progresse des vieux quartiers coloniaux et du péricentre loti dans les années 1960 vers de nouveaux fronts irréguliers d'installation. Il renvoie aux phases d'étalement qu'a connu Bamako depuis l'indépendance, par « trames » administrées ou par occupation « illicite ». Mais c'est bien cette mobilité résidentielle urbaine qui vient en tête du tableau des changements de lieux de vie (37 % des segments de mobilité). Elle est même majoritaire (57 % des étapes) quand ego se trouve déjà en autonomie résidentielle, c'est-à-dire adulte, au départ d'une précédente étape.

Les autres destinations relèvent d'effectifs plus fragmentés : 23 % des mouvements s'orientent de localités maliennes (hors Bamako) vers d'autres dans les régions, la plupart du temps quand ego n'est pas en position de décider pour lui ; 13 % des mouvements s'orientent vers Bamako depuis les régions du Mali, en conduisant plus sûrement ego vers l'autonomie résidentielle ; le départ en migration internationale, depuis les régions du Mali représente enfin 9 % des segments de mobilité. Le Niger et surtout la Cold Coast, devenue Ghana, signalent ici un espace migratoire rodé depuis le Nord-Mali (Dougnon, non daté), en particulier pour les « gens de Gao » riverains de la boucle du Niger<sup>10</sup>. La Côte d'Ivoire, le Sénégal et le Nigéria constituent des destinations mieux partagées par les autres Maliens. Le seul cas atypique à l'étranger concerne un cuisinier de Tombouctou envoyé en stage à Paris par la Présidence du Mali nouvellement indépendant. Ces orientations débouchent sur des cas non négligeables de déplacements internes aux pays d'exode ou dans l'ensemble ouest-africain ; puis sur des modalités diverses de rapatriement au pays : expulsions collectives, retour précipité ou délibéré ; passage par le village, échec d'un nouveau départ sur l'étranger, orientation directe sur les meilleures opportunités économiques du Mali.

Au total, Bamako est bien la destination de 54 % de ces mouvements, mais depuis des lieux plus divers que ne le suggèrent la crise agraire et la référence à une économie régionale déstructurée. Tant la migration à l'étranger, qui concerne 17 % des segments de mobilité et plus de la moitié des « vieux » enquêtés – dont de réels « cumulards » d'étapes internationales –, que la mobilité intra-urbaine au rythme de l'expansion de Bamako, concourent donc à la maturation d'ensemble de l'échantillon. C'est dans cet enchaînement que se comprend le décalage de chronologie des déplacements impliquant la capitale malienne : l'arrivée à Bamako depuis les autres régions se produit vers 30 ans, quand le pays s'enlise dans son marasme économique et lorsque le peuplement de Banconi et de Sikoro s'amorce ; mais la mobilité résidentielle interne à la ville se résume à une moyenne de 42 ans.

Le détail de ces cursus urbains fait ainsi osciller le processus de vieillissement entre bonification de la migration et précarisation des conditions de vie. En situation d'hébergement gratuit, par un parent ou un ami, ego a atteint 31 ans en moyenne et s'est marié une première fois dans la plupart des cas. De là il passe à 33 ans d'un hébergement à un autre hébergement (19 cas), et à 39 ans d'un hébergement à une location (9 cas). Le manque de maturité urbaine est encore patent, mais l'accès au sol urbain et la construction d'une maison restent ouverts au

---

<sup>10</sup> Les mêmes populations Sonrhai migrent aussi depuis le Niger frontalier vers le Ghana (Bertrand, 2010).

milieu des années 1970, à condition de s'éloigner des quartiers centraux dans lesquels l'hébergement se réalisait précédemment.

Les étapes en propriété sont plus tardive (42 ans en moyenne). Elles correspondent au milieu des années 1980 quand la périphérie Nord de Bamako connaît une forte poussée de son peuplement<sup>11</sup>. L'accès à la propriété du dernier logement n'est jamais direct. Il se fait à 41 ans pour ceux qui sont venus de l'hébergement à l'étape précédente, et à 43 ans pour ceux qui sont passés par la location. Dans tous les cas, il se démarque des étapes en location dont la moyenne d'âge est plus tardive. A 45 ans et à la veille de changements décisifs pour le Mali et pour sa capitale, se confirment pour elles un retard de parcours et un manque de capacité à « s'asseoir chez soi », à être comme tel reconnu dans l'environnement social d'une dernière demeure. Ce « trop tard » est explicite dans les entretiens : non seulement à cause d'occasions foncières non ou mal saisies « quand les enfants se sont multipliés », mais surtout parce que la conjoncture a changé en plombant les meilleures résolutions : « c'est devenu trop difficile ! » « Même les non lotis sont devenus inabordables ! »

### 1.3. Bonifier la migration, construire une relève

**1. La dette familiale forgée dans les localités d'origine** naît d'abord de trois cas de figure qui décalent entre elles les lignées des ascendants d'ego. Celle de la mère n'est pas nécessairement plus figée ni mono-située sur une localité de référence ; celle du père apparaît inégalement bousculée par l'économie coloniale ; celle du tuteur, qu'ego a dû parfois suivre dans son enfance, montre les mêmes attaches régionales.

Le premier cas de figure est celui la stabilité :

« Son frère était le chef de village de Bagoundie. Il n'a pas voyagé, il a résidé au village jusqu'à sa mort. Sa sœur aussi est restée au village, elle s'est mariée là-bas, elle a passé toute sa vie là-bas et elle est décédée dans le village. » [Mère : EFG\_Ba.1.14]

« C'était des éleveurs. Ils faisaient seulement l'élevage des animaux, ils ne voyageaient pas. » [Tuteur : EFG\_Ba.1.14]

« Ses frères et ses sœurs, aucun d'entre eux n'a voyagé. Ils ont tous résidé à Gao. » [Mère : EFG\_Ba.1.13]

« Tous sont restés à Gabero jusqu'à leur mort. Ils n'ont jamais été au-delà d'Ansongo. Ils n'ont jamais franchi la frontière du Niger. » [Mère : EFG\_Ba.1.05]

« Les frères et sœurs de mon père sont restés dans un autre village qui s'appelle Gargouna sur la route du Niger. C'est leur village d'origine, le village du père de mon père. Eux n'ont jamais migré. » [Père : EFG\_Ba.1.05]

« Tous nos arrières (grands-parents), je ne les ai jamais vus sortir. » [Mère : EFG\_Ba.1.09]

« Ils étaient quatre enfants de notre grand-maman : deux marabouts, un berger, mon père, et un cultivateur. Ils sont tous morts à Ansongo, ils n'ont pas bougé. Mon père a jamais quitté Ansongo si c'est pas une semaine pour vendre des vaches au Niger. » [Père : EFG\_Ba.1.01]

« Ses frères n'ont jamais bougé. C'est toujours les champs, les animaux. Le dernier est un marabout qui est connu. Des fois il vient à Bamako quand on l'appelle et il retourne. Il dure pas. » [Père : EFG\_Ba.1.15]

---

<sup>11</sup> La désormais Commune I vient en tête des six communes de Bamako. De 1976 à 1987 (126 230 habitants), sa contribution s'est accrue pour atteindre 19 % de la population. Au recensement suivant de 1998 (195 080 habitants), elle ne sera dépassée que par les deux communes méridionales (Communes V et VI du District de Bamako) qui accusent un fort rattrapage démographique sur la rive droite du fleuve Niger.

La migration se présente ensuite comme un cas rare, des faits isolés dans la famille : formation maraboutique au Niger, voyages commerciaux des hommes, mariages des femmes, service militaire colonial, effet tardif de la sécheresse.

« A Aglal y a que deux métiers, cultivateurs et bergers, et tu fais les deux. Aucun des frères de ma mère n'est sorti de là, sauf un dans le service militaire. Il a fait trois ans puis on l'a libéré. » [Mère : EFG\_Ba.1.08]

« Je connais un ou deux qui sont partis au Ghana, au Sénégal, en Côte d'Ivoire. C'est le plus riche à cette époque. Il a assez de troupeaux dans tous les villages de Tombouctou. » [Tuteur : EFG\_Ba.1.08]

« Un frère était marabout, il voyageait comme mon père à Tombouctou et dans le cercle de Diré. Les sœurs sont parties de Goundam à Bintagoungou (dans le même cercle) pour leur mariage. » [Père : EFG\_Ba.1.12]

« Les deux sœurs et les cinq frères de mon père sont tous restés à Tombouctou, sauf un qui n'arrive pas à retourner parce qu'il a quitté la maçonnerie de ses ancêtres pour devenir cordonnier dans la brousse de Mopti. » [Père : EFG\_Ba.1.02]

« Y a que trois qui ont quitté Tombouctou. Ils sont installés à Taoudéni pour enlever le sel. Les autres parents étaient cultivateurs. » [Père : EFG\_Ba.1.11]

« Ils ne sont allés nulle part, ils avaient toutes les ressources sous la main ! Ce que mes oncles paternels ont fait c'était dans leur jeunesse. » [Père : EFG\_Ba.1.04]

« Les frères et sœurs de ma mère sont tous de Bourem, Fogass Gourma. C'est l'adjutant-chef de police seul, mon oncle, qui était sorti dans leur famille. » [Mère : EFG\_Ba.1.07]

« Mon père avait un frère et trois sœurs. Aucun n'a quitté Tinafozo. Mais une fois à cause d'une sécheresse, les habitants de Tinafozo ont dû chercher à manger ailleurs. Une des sœurs de mon père est sortie. Et depuis elle n'est plus revenue du Burkina. » [Père : EFG\_Ba.1.03]

Le troisième cas de figure est enfin celui de la migration comme expérience collective, en particulier chez les jeunes, conduisant certains à essaimer dans une autre région ou à « sortir définitivement » :

« Le père de ma mère a eu 47 gosses. Les guerriers d'avant marient toute sorte de femmes de village en village. Les parents de ma mère sont des cultivateurs, des commerçants, un forgeron. Beaucoup ont quitté Tombouctou pour Mopti ou la brousse de Diré. » [Mère : EFG\_Ba.1.11]

« J'ai aussi deux oncles maternels qui faisaient des allers-retours au Ghana au temps colon. A Kumasi ils partaient au marché pour prendre les bagages des femmes. Dès qu'ils se sont mariés, ils sont restés à Ha. » [Mère : EFG\_Ba.1.04]

« Il y a des oncles qui sont allés au Ghana, même un qui est décédé là-bas. Il était carrément installé à Kumasi. » [Mère : EFG\_Ba.1.10]

« Beaucoup sont sortis d'Ansongo, ils faisaient des va et vient au Ghana et au Nigéria. pour chercher l'argent, après ils cultivent. Ceux qui sont restés étaient bouchers à Kumasi. Mais on n'est plus en contact. Beaucoup sont morts. » [Mère : EFG\_Ba.1.01]

A la différence de quelques glissements agraires dans le Sahel malien, vers des périmètres irrigués ou de meilleures disponibilités foncières, l'orientation ghanéenne n'est pas toujours reprise dans la génération d'ego. Et les enfants des « vieux » qui ont fait le Ghana ne suivront guère cette voie après les années 1970, en s'orientant désormais au profit de l'Afrique francophone.

« Les frères de mon père eux aussi voyageaient au Ghana. Ils passaient par le Niger, ils ne s'arrêtaient pas. Aucun d'entre eux ne s'est installé au Ghana. Mais leurs enfants, avec qui j'ai grandi à Titilane, eux n'ont pas voyagé. » [EFG\_Ba.1.10]

**2. L'histoire matrimoniale d'ego fait-elle alors différence dans sa génération,** par rapport à celle de ses parents ? A l'enquête, la plupart des « vieux » déclarent un seul mariage encore actif. L'échantillon suggérerait-il un rétrécissement délibéré de familles désormais citadines, qui se démarqueraient de références rurales acquises au milieu du 20ème siècle ? Le suivi biographique est en réalité plus complexe.

De l'arrivée en ville à l'enquête, la part du célibat disparaît rapidement, tandis que progressent la cohabitation avec une seule épouse et secondairement la polygamie. L'avancement en âge multiplie surtout les écarts entre le nombre d'épouses aux différentes étapes de vie (19 à l'enquête, dont une seule résidant hors de Bamako) et le nombre total d'unions enregistrées par l'échantillon (40). Avec 2,7 mariages en moyenne, ego a perdu 1,1 épouse durant sa vie matrimoniale. Dans une minorité de cas la situation est stable puisque l'unique mariage se maintient jusqu'en fin de vie. Mais tous les autres cas comptent plus de mariages que d'épouses à l'enquête. 24 épouses ont été perdues – entre 1 et 6 par mari –, par séparation plus souvent que par décès ; quatre hommes « grands marieurs – grands perdants » font le contrepoint aux six « maris restés monogames ».

Aucun cas de polygamie ne débouche donc sur la pérennité de tous ses mariages. Depuis le Nord du Mali en particulier, on mesure son rôle dans la constitution de la descendance. Mais les épouses de ces unions interrompues ne viennent pas toujours de localités différentes de celles d'ego ; leurs contributions à ses enfants ne sont pas non plus homogènes. Au regard des lignées d'origine, les responsabilités des hommes se mesurent à leurs « capacités résidentielles » acquises à Bamako plus qu'au nombre d'épouses et d'enfants concernés par l'instabilité matrimoniale. Celle-ci a d'ailleurs suscité des effets contradictoires :

- tantôt en accroissant la charge de dépendants accueillis chez ego, en y incluant des parents de ses épouses : réussite urbaine !
- tantôt en désolidarisant les aînés de sa descendance, nés de mères divorcées, à l'égard de leur fratrie *fadenya* : conflits déplorés !

En désignant les enfants d'un même père (sous-entendu de mères différentes), le terme de *fadenya* exprime en bambara une émulation éventuellement agressive. Il se démarque des valeurs de solidarité et de tendresse auxquelles renvoie le terme complémentaire de *badenya* : le fait d'être né d'une même mère. La société Sonrhaï du Nord malien n'échappe pas à la distinction, même si elle valorise peut-être plus que d'autres la responsabilité de l'aîné des garçons dans la suite de leur père.

Les mariages restés actifs au vieillissement ne sont justement pas favorables aux premières épouses des multi-mariés, et profitent plus souvent aux deuxièmes épouses dans l'échantillon.

## 2. L'ESPACE RELATIONNEL D'EGO : DETTE FAMILIALE, CHARGE EDUCATIVE, RELEVÉ GÉNÉRATIONNELLE

Faute de politique d'assurance vieillesse, les migrants âgés se retrouvent face à la famille qu'ils ont construite en ville, non sans ruptures d'unions. Mais au-delà du cadre résidentiel du ménage, la lignée d'origine, quand elle existe<sup>12</sup>, se transpose symboliquement voire physiquement dans la capitale, pour fonder perspectives et limites des solidarités intergénérationnelles.

A l'enquête, la position économique des « vieux » ne donne qu'une vision partielle de la charge familiale qu'ils ont assumée dans une métropole ouest-africaine : des jeunes autrefois hébergés sont partis, les uns « sans donner de nouvelles » et avec une ingratitude désavouée publiquement, les autres en payant de retour leur formation à Bamako (Annexe 2). Quant aux enfants mariés d'ego, dans une fourchette de 14 à 52 ans, ils n'ont pas toujours décohabité : des filles attendent de « rejoindre le domicile conjugal », des garçons ajoutent leur épouse à l'inventaire des « hébergés ». Les « vieux » les plus chargés ne sont pourtant pas ceux qui donnent le plus d'arguments à la précarité, car la charge de la famille est convertie en valorisation sociale de son chef auprès des voisins. Non seulement le décalage entre les origines d'ego, dans une région économique périphérique, et l'environnement urbain de ses enfants, mais aussi le décalage entre sa descendance directe et d'autres jeunes hébergés en même temps, expriment ces tensions fortes entre responsabilités et contraintes et leur traduction en termes moraux : devoir, défaillance, épreuve religieuse.

« Moi depuis à l'âge de 16 ans que je suis venu à Bamako, c'est une promesse que j'ai fait entre moi et Dieu. Depuis 56, c'est moi qui paye les impôts de ma famille. Ils sont au village. Mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, jusqu'à présent ceux qui ont le devoir de payer l'impôt. Et j'ai commencé à travailler en 58 sur l'ancien pont de Bamako. Chaque fois qu'ils viennent, pour des visites, et même pour plus d'un an, c'est moi qui les loge. C'est moi seul qui reste à Bamako. J'ai un visiteur aussi, il est d'un village voisin, toujours dans le cercle de Tombouctou. C'est quelqu'un qui de temps en temps il vient. Il peut rester ici un an, deux ans, il repart. Des fois il part en Côte d'Ivoire chez ses parents, il revient. Comme on connaît ses parents : son oncle, quand il venait il descendait chez nous au village ; donc s'il vient ici, comme il connaît mon père, je veux pas le chasser. Sinon y a aucune parenté entre nous. Bon, ça c'est les gens qui sont là présentement. Mais y a ceux qui passent la nuit, deux nuits, ça on ne peut pas les rencontrer tellement y en avait beaucoup ici. Chaque fois j'ai des gens qui vient faire trois ans quatre ans pour les études là, et puis ils repartent. Mais aujourd'hui je suis leur logeur s'ils passent à Bamako. Des gens qui ont grandi chez moi, y a beaucoup, même tu peux pas compter. D'autres sont devenus des enseignants, d'autres des infirmiers, d'autres encore.

---

<sup>12</sup> La réserve découle du côté des pères d'exceptions emblématiques des mutations historiques de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle : quand ego naît de circulations ouest-africaines nés après la Première Guerre Mondiale, celle des « tirailleurs sénégalais » ; quand ego se trouve encore stigmatisé par un statut de descendant d'esclave, privé d'attaches foncières ou de repère territorial majeur : « Ce sont les Fané, des Touré et des Touaregs pauvres, qu'on avait pris pour les amener dans ce village du temps des esclaves. Je les connais pas. La grande sœur de mon père habitait à Maza, près de Fogass Gourma, elle a pas bougé, je ne l'ai connue que quand mon père était vieux, il en avait pas parlé avant. C'est mon père seul qui a bougé. Il avait fait un temps aussi sur Bourem Fogass où on était. Depuis qu'il est petit, il fait le berger. Les gens lui dit : reste, fait le berger des moutons, des vaches. Après lorsqu'il avait grandi, il était parti au Ghana. En ce temps là, y avait un chantier qui construit, vers Takoradi. Il m'avait dit le nom même du chantier j'ai oublié. Y avait un Blanc il m'avait même dit le nom. Là il était manoeuvre. Après il s'est installé à Kumasi. Jamais il a fait venir ma mère à Kumasi. En ce temps là, les gens ont peur de Ghana. Mais c'est jusqu'à la fin de sa vie qu'il était au Ghana, et chaque année il vient au Mali voir ses enfants. » [EFG\_Ba.1.07]

J'ai élevé beaucoup de gens à Bamako parce que c'est quelque chose que j'ai hérité chez nous. Dans ma famille paternelle, y avait beaucoup des étrangers qui viennent chez nous. Si on mange sur le même plat, des fois on se met debout même pour manger, tellement qu'il y a de monde autour du plat. Après la plupart des gens de Aglal c'est moi qui les recevait à Bamako. Même les gens de Larba, vers Bambara-Maoude, la famille Kounta là, c'est moi leur logeur. Cette année y a un autre qui a fait trois mois ici. Et un autre, qui m'a quitté l'année dernière, il a fait trois mois aussi. Depuis il me donne des nouvelles. Il m'a téléphoné y a deux mois de cela. Mais faire le logeur comme ça, mes enfants ne seront pas capables de faire la même chose. Non ! » [EFG\_Ba.1.08]

## 2.1. Des origines à la descendance : contrats migratoires et éducatifs

Avant d'être confrontées aux difficultés de la vie urbaine, les responsabilités sont d'abord établies par les normes sociales d'origine<sup>13</sup>. Recyclées dans une double maturation, celle des individus et celle de la ville, elles deviennent redevables de nouveaux environnements et conjonctures (Roth, 2007). A l'enquête, 36 des 39 pères, mères et tuteurs des « vieux » enquêtés sont décédés depuis longtemps ; la moitié de leurs frères et sœurs ne sont plus en vie. Comme l'ont montré plus haut les profils de sédentarité et de mobilité parmi les ascendants d'ego, les références sont déjà plurielles dans le background d'ego.

**1. Le contrat qui affecte la génération née dans les années 1940 est d'abord migratoire** : pour être sortie à l'extérieur, ou pour avoir d'emblée préféré la capitale du pays, sans moyen ni intention ensuite de s'en retourner au Nord. Car à défaut d'identifier de bonnes raisons d'y investir, il s'agit de redistribuer au moins occasionnellement les bénéfices de la mobilité : dons en cas de sécheresse, prélèvement dans les ressources matrimoniales, formation scolaire ou professionnelle de natifs du village. Le contrat devient alors éducatif

---

<sup>13</sup> A ces normes des lignées, communes à d'autres migrants, s'ajoute une distinction individuelle exacerbée dans les parcours des « gens de Gao » : tant l'expérience du Ghana que les cycles de constitution et de gestion d'une boutique montrent à quel point la ténacité personnelle et l'esprit d'indépendance, *versus* des comportements de groupe qui n'inspirent plus confiance ou manquent d'initiative, se conjuguent avec de fortes hiérarchies sociales. « Les Gao se conduisent mal entre eux-mêmes ! » [EFG\_Ba.1.11]

« Quand j'ai fait la boutique, une année je suis allé au village pour revenir et j'ai confié la boutique à quelqu'un. Mais à mon retour j'ai trouvé que la personne a bousillé la boutique. J'ai été obligé de reprendre encore le repassage. (...) Ceux que j'ai rencontrés dans cette boutique, celui à qui j'ai repris ce qui restait de son ancienne boutique, celui qui avait bousillé mon premier fonds, et puis les autres boutiquiers qui se sont installés autour de moi, eux aussi sont des gens du Nord. » » [EFG\_Ba.1.12]

« Je faisais partie d'un groupement des gens originaires de Gao dont le chef a bouffé l'argent. On faisait des cotisations mais ça a été détourné. Depuis je ne participe plus à des groupes de ce genre. » [EFG\_Ba.1.14]

« Les Sonrhaï ont du mal à s'entendre entre eux. Il y a beaucoup de mésentente, c'est dû à la trahison. C'est des gens qui se trahissent. Ils cotisent de l'argent et un membre du groupe se met à bouffer l'argent pour lui-même. Ça fait exploser le groupe. Les Sonrhaï se trahissent Walaye ! La preuve en est aujourd'hui que cette partie du quartier veut construire une mosquée. Nous avons choisi quelqu'un, une personne de confiance qui était chargé de garder l'argent. Aujourd'hui nous avons besoin de cet argent pour commencer la construction de la mosquée, ça fait vingt millions qu'on a avec lui. Et voilà qu'il nous apprend que ces vingt millions il les a confiés à un commerçant qui est en train de faire du commerce avec cet argent. On a du mal à le récupérer maintenant. Celui à qui on a confié l'argent c'est un Sonrhaï aussi. On l'avait choisi parce que parmi nous c'est l'imam même, c'est lui qui craint Dieu plus que tout le monde. Aujourd'hui tu entends des choses pareilles avec beaucoup de groupes qui explosent, des choses qui se font par-ci par-là dans tous les groupements de ressortissants de tel ou tel village ou tel ou tel pays. Soit ils se trahissent pour l'argent, soit pour l'entente. » [EFG\_Ba.1.06]

entre deux fratries reliées à ego : la sienne propre, et celle qu'il a constituée par ses mariages. Il s'agit de garantir des liens forts entre enfants « même père même mère » (*badenya*), et ce au risque des liens « même père pas mêmes mères » (*fadenya*) ; de pérenniser la pratique du confiage d'enfants de la jeunesse d'ego, chez un tuteur, à son vieillissement comme hébergeant lui-même.

**2. A cet égard, la place d'ego dans sa propre fratrie pourrait influencer sur le contrat migratoire :** en le surchargeant de devoirs de redistribution ou au contraire en le déresponsabilisant à l'égard du village. Elle joue d'abord sur le fait de pouvoir en « sortir » ou de devoir y rester quand les autres sont moins autonomes ou plus libres de leurs mouvements. Sur les 67 frères et sœurs *badenya* dont le rang de naissance est enregistré à l'enquête, on compte ainsi deux tiers d'aînés à ego et un tiers de cadets. La proportion des aînés à ego est plus forte encore dans la fratrie *fadenya*, mais celle-ci est reconstituée moins sûrement<sup>14</sup>. Cette distribution d'ensemble confère une place de cadet à ego, dont moins de charges et plus de dépendance seraient attendues dans les terroirs d'origine. Le vérifient, a contrario, les quelques cas qui se décrivent comme « l'aîné des garçons » :

« Je suis allé pour chercher du boulot direct en me cachant. Si mon père le sait il est pas d'accord que je parte : je suis l'aîné de ma mère. C'est quand je commençais à gagner, j'envoie l'argent pour acheter des animaux, payer l'impôt. Là il me dit de rester à Bamako. » [EFG\_Ba.1.08]

« Moi ma mère m'interdit vraiment de bouger. Donc si la maman dit quelque chose il faut respecter. Même pour venir à Bamako, elle n'a pas voulu, c'est ma sœur qui m'a mis chez les Blancs. Je leur dis que je vais accompagner le Commandant, pour quinze jours, après je reviendrai. Elle me dit : dans quinze jours il faut être là hein ! Jusqu'à présent les quinze jours sont pas finis encore, les quinze jours sont devenus cinquante ans ! » [EFG\_Ba.1.11]

En réalité, ce ne sont pas les aînés seulement qui se retrouvent bloqués au village par les responsabilités agraires, ou dont les navettes migratoires ne constitueront qu'une aventure de jeunesse ; les derniers nés aussi peuvent apparaître contrariés ou retardés dans leur projet de se former et de s'émanciper à l'extérieur, quand les autres sont déjà partis :

« Mon père est mort quand j'étais en très bas âge. Je ne l'ai même pas connu. Ma sœur s'était mariée, et mes frères étaient partis au Ghana pour chercher fortune. Mais moi j'étais le seul à rester auprès de notre mère pour ses petits besoins, pour être le garçon auprès d'elle. Moi je ne pouvais pas aller à l'aventure comme mes frères, à cause de ma mère qui n'avait plus aucun enfant avec elle. J'étais le plus jeune. Ce n'était pas permis de la laisser seule parce que déjà les autres qui sont sortis, ils travaillent, ils contribuent aux besoins de la famille. C'est après qu'elle s'est remariée. » [EFG\_Ba.1.14]

« J'étais venu en vacances à Goundam, le patron m'avait donné congé à Abidjan. J'ai profité de ces vacances pour ne plus retourner en Côte d'Ivoire parce que ma mère vivait encore. Elle n'avait plus envie que j'aille à l'extérieur et m'a demandé de rester. C'est avec ça que j'ai pris la décision de ne plus aller à l'extérieur. J'ai repris le travail aux champs. Quand je suis reparti quelques temps après, c'était à Bamako pour travailler et avoir de l'argent à envoyer au village. Là elle est d'accord puisqu'elle voit que je reste au Mali. Parce que quand tu vas en ville tu trouves plus d'argent que chez nous, forcé ! » [EFG\_Ba.1.06]

Nombre de ces adultes en devenir ont cependant quitté leur village sans guère d'entrave ni trop d'attentes, quand ils n'en ont pas été obligés en étant confiés à un marabout :

---

<sup>14</sup> Informations mal individuées, rangs de naissance oubliés.

« J'ai quitté Tacharan à l'âge de six ans, quand j'ai été mis auprès du marabout. J'ai fait treize ans et ensuite je suis allé au Nigéria. La formation coranique était finie. Mais après on faisait partie des étrangers qui avaient reçu l'ultimatum de retourner chez eux. Après l'expulsion du Nigéria je suis revenu cultiver et faire le maître coranique au village. (...) Je suis reparti voir si je pouvais trouver quelque chose. J'avais des gens de ma famille vers Mopti, Koutiala, Sikasso, les pluies sont meilleures dans ces régions. En fait les gens m'ont orienté vers Bamako, alors que moi j'avais l'intention de retourner même au Nigéria. Mais avec les conseils de mon père je suis parti vers Bamako. » [EFG\_Ba.1.05 : 6 aînés / 1 cadet]

« Mon frère Adama faisait le voyage entre le Ghana et notre village. A ce moment j'étais enfant, j'étais trop petit pour voyager. Lorsque j'ai grandi, on alternait. Quand Adama revenait, je partais, et quand je revenais Adama partait, jusqu'à ce qu'il soit décédé. (...) J'étais en âge de travailler. J'ai fait 18 ans au Ghana jusqu'à parler la langue de là-bas l'asanti-kan, mais je faisais des visites au village et au Niger. Avec l'expulsion de Busia, je suis revenu au Mali. J'ai fait quatre mois au village d'abord. J'avais voulu rejoindre le Burkina mais la voiture est tombée et j'ai eu une blessure grave. Donc je suis venu à Bamako pour cause de soins. » [EFG\_Ba.1.03 : 8 aînés / aucun cadet]

« J'ai suivis les gens qui résidaient déjà à Accra, ils faisaient la navette entre Gao et le Ghana. Je suis revenu au Mali dans la période de Busia, mais je suis sorti de moi-même du Ghana. Ça marchait bien mais je n'ai pas attendu d'être victime des événements. Les Ghanéens connaissaient les Maliens qui prospéraient et ils s'attaquaient à eux. J'avais aussi des parents à Bamako. Je suis allé chez eux. » [EFG\_Ba.1.13 : 10 aînés / aucun cadet]

« Je ne pouvais pas rester à Ha parce que c'est là misère là-bas. » [EFG\_Ba.1.04 : 2 aînés / aucun cadet]

Mais en prenant de l'âge à distance des régions d'origine, ego gère sa dette migratoire et éducative en reconsidérant son rang dans la fratrie : il ne s'agit plus seulement de prendre en charge des parents restés sur place : « nourrir, vêtir, payer l'impôt », mais de les associer sélectivement à l'environnement de la capitale. Au-delà des simples visiteurs, c'est en effet l'accueil des enfants de la « grande famille » qui fait ressortir la plus-value de Bamako : moins une rentrée d'argent prête à financer un stock de céréales ou une dot matrimoniale, mais des perspectives de travail rémunéré pour les actifs, d'apprentissage pour les enfants, dans un marché du logement inaccessible aux villageois.

« Quand je suis venu à Bamako, j'ai beaucoup duré dans le quartier de Ntomikorobougou. J'ai quitté finalement pour préserver le lien parental : ceux qui venaient de mon village, il n'y avait pas de place pour dormir pour eux là-bas. Il était mieux que je déménage enfin, pour les accueillir et avoir mes étrangers. » [EFG\_Ba.1.03]

« Ceux-là ils étaient chez moi quand j'étais à Dar Salam. On était du même village. Ils étaient venus pour chercher du travail. Tous je les ai fait embaucher quelque part. A ce moment nous sommes les seuls qui font les jardins au Mali. Donc, quand on a besoin d'un jardinier, c'est moi qui désigne quelqu'un pour les mettre quelque part. Quand ils viennent chez moi ils sont célibataires. Je les mets dans le travail comme ça et après ils sont lancés comme jardinier à Bamako et dans les régions. » [EFG\_Ba.1.08]

Ici ressortent clairement les différences de traitement des besoins d'une fratrie *badenya* par rapport aux frères et sœurs de type *fadenya*. Tandis que les obligations à l'égard des seconds sont succinctes – « Ces frères là y a pas un enfant de eux qui est élevé chez moi, et mes enfants n'ont pas été élevés chez eux, c'est seulement des visites. » –, la première entretient activement la circulation des enfants :

« Ma mère je ne lui ai pas confié de mes gosses. C'est moi-même qui les a élevés. Je continuais à lui rendre visite, jusqu'à sa mort en 65, une fois par an, chaque vacance. Mes sœurs, mes frères m'ont demandé ensuite que j'envoie des enfants chez eux. J'ai refusé parce que c'est moi qui ai eu la chance de travailler avec les Blancs et de venir faire ici mon travail de cuisinier. J'ai élevé leurs enfants, dix au total, depuis l'enfance jusqu'au mariage, parce qu'eux ils n'ont pas les moyens. (...) C'est ma sœur Bintou qui m'a mis comme apprenti cuisinier puisqu'elle vivait avec un Blanc du cercle de Tombouctou : j'ai élevé trois de ses enfants. Tindaman, j'ai élevé quatre de ses enfants. Aïgaba j'ai élevé un de ses enfants. Août passé je suis parti par route puisqu'il était malade, c'est plus rapide que le bateau. Chaque fois que j'ai quelque chose je vais lui donner. Ses enfants cultivent et m'envoie du riz, sa femme a quitté y a pas vingt jours. Fatoumata aussi j'ai élevé deux des cinq gosses qu'elle a eus avec son mari. (...) Parmi mes frères et sœurs je suis le seul à Bamako. Dès fois on me rend visite quand ils ont besoin, moi-même je vais. Mais ça fait plus de trois ans que c'est moi seul qui partais. Chaque fois je suis à Tombouctou, je m'occupe d'eux. » [EFG\_Ba.1.11]

Précoce ou différée, directe ou rodée par une expérience internationale, la migration vers Bamako renverse donc l'infériorité statutaire associée à un cadet, et confère à ego une responsabilité particulière au regard de frères moins mobiles. Cet effet de rareté, ajouté à la destination d'une capitale, a donné à l'échantillon un profil de vie plus envié que le fait de rester ou de retourner au Nord après une expérience de jeunesse. Mais dans les rares cas où ego n'est pas le seul à Bamako parmi ses frères, son statut de cadet relatif joue de nouveau : en l'orientant d'abord chez ces aînés, à l'arrivée en ville ; en détournant ensuite vers eux nombre de visiteurs et d'hébergés familiaux.

## **2.2. De l'espace relationnel d'ego : opportunités, obligations et défaillances, d'une génération à l'autre**

**1. Les 24 personnes reliées à ego en moyenne radiographient le recul familial d'une vie.** Les variations de nombre et de contributions des différentes générations sont sensibles dans l'échantillon. Mais on se limitera au fait que les propriétaires à l'enquête ont mieux densifié cet espace relationnel (11 personnes de plus que les locataires) en « capitalisant » le soutien puis la charge de parents et tuteurs, frères, sœurs et pairs de la même génération, enfants confiés, éduqués ou hébergés significativement. Pour les locataires en fin de vie, le défaut de capacité fonctionne dans les deux sens : l'étroitesse du réseau familial les a sans doute privés d'aide pour s'insérer vite à Bamako ; mais le fait de rester dans de petits logements contrarie en retour l'ambition de recevoir parents et visiteurs. Manifeste sur l'ensemble du cursus biographique, ce handicap apparaît logiquement exacerbé à l'âge du dernier logement.

Les étapes de jeunesse comptent donc dans ce futur bamakois, en graduant ainsi le potentiel familial : 17 personnes pour les « vieux » nés dans un simple village, 21 pour les natifs de chefs-lieux de cercle, et 30 pour les natifs d'un chef-lieu de région<sup>15</sup>. Mais c'est plus tard dans la vie d'adulte que se creusent les différences. Les mariages multiples n'augmentent significativement cet espace relationnel qu'au-delà de trois unions. Plus ego s'installe surtout tôt à Bamako (dans les années 1950 et 1960), puis dans le quartier où il vieillira (une décennie plus tard), plus l'effectif des personnes qui lui sont reliées est grand au regard des migrants et

---

<sup>15</sup> Le fait d'avoir grandi chez un tuteur, et corrélativement le fait d'avoir fréquenté l'école française, semblent avoir aussi augmenté cet espace relationnel.

des résidents les plus tardifs dans les années 1980 et suivantes. Enfin, la différence de taille des ménages élargis et des ménages resserrés à l'enquête joue à plein, en donnant au référent des premiers 20 personnes de plus.

Dans ce corpus de parents, toutes générations confondues, 2,2 personnes sont décédées pour une encore en vie. On compte 150 femmes pour 199 hommes, le solde revenant à quelques informations non individuées<sup>16</sup>. Le déséquilibre des sexes est lié d'abord à la présence de tuteurs parmi les ascendants, tous masculins. Par les jeunes qu'il a accueillis significativement chez lui, de plus, ego a privilégié des garçons et a probablement oublié des séjours de parentes de ses épouses<sup>17</sup>.

Les générations sont surtout inégalement représentées :

- les ascendants (39 personnes, soit 2,6 en moyenne) contribuent pour 11 % à l'ensemble, et confirment les passages par la maison d'un tuteur ;
- les fratries (122 personnes, soit 8,1 en moyenne) contribuent pour 34 % à l'ensemble. La fratrie *badenya* domine en nombre. L'information relative à la fratrie *fadenya* est plus floue, et se trouve dépassée en effectif par des fratries d'adoption (enfants du tuteur et autres pairs) ;
- les descendants (198 personnes, soit 13,2 en moyenne<sup>18</sup>) contribuent pour 55 % à l'ensemble. Mais alors que les enfants d'ego qu'il n'a pas élevés ne représentent que 3 % de ce groupe, les enfants qu'il a hébergés significativement sans être leur père (un tiers) font un contrepoids notable à ses enfants propres qu'il a élevés (64 %). Ceux-ci ne comptent qu'un seul enfant né hors mariage.

**2. On retient donc le poids déterminant de cette dernière génération et le fait qu'ego a reçu plus d'enfants des autres – la moitié en effectif de ses propres enfants – qu'il a chargé les autres des siens.** La pratique du confiage est décrite principalement comme un moyen « d'indemniser des parentes qui n'ont pas eu la chance d'enfanter ». Elle ne concerne que des filles d'ego, âgées entre 10 et 31 ans à l'enquête, qui se sont vues confiées aux sœurs d'ego et à quelques mères divorcées, comme ego lui-même avait pu se trouver orienté dans sa jeunesse vers les fratries de ses parents :

« C'est ma fille qui a été élevée par ma sœur qui est à Niono, l'homonyme de notre mère. Elle est partie à l'âge de deux ans. C'est ma grande sœur qui est venue la prendre ici pour l'amener. » [EFG\_Ba.1.11]

« Lui je l'ai retenu avec moi parce que c'est mon garçon. La fille, elle peut rester à côté de sa maman comme les deux de ma première épouse, et comme celle qui est chez sa mère à Lafiabougou. Mais le garçon là, il ne faut pas qu'il rate. » [EFG\_Ba.1.02]

« Le jeune frère de mon papa n'a jamais eu de garçon, il n'avait que des filles. Et c'est un artisan. L'artisan n'est jamais content s'il n'a pas de garçon. (...) Le vieux ne voulait pas que je le quitte. Mais y a la grande-sœur à ma maman qui résidait à Mopti, qui veut que je sois à côté d'elle. Elle commence à vieillir, elle n'avait pas de mari, elle n'avait pas d'enfant. Le vieux ne pouvait pas dire non. » [EFG\_Ba.1.02]

<sup>16</sup> 2,8 % des réponses concernent un collectif de quelques parents informé globalement.

<sup>17</sup> Ce biais mémoriel disparaît quand les pratiques d'hébergement sont analysées à l'enquête. La part des accueils liés aux épouses a déjà été montrée à Bamako (Bertrand, 1999).

<sup>18</sup> Les enfants décédés à la naissance et en bas âge sont en général abordés collectivement par mère ; la descendance biologique d'ego est donc probablement sous-estimée.

A l'inverse, ego reçoit de ses frères et sœurs plus de garçons que de filles, ce qui signale la responsabilité particulière qui lui revient dans la dette migratoire. Ces enfants lui viennent essentiellement du Nord malien. Le fait d'être à Bamako quand ses pairs le sont peu, confère à ego une charge que son rang dans les fratries d'origine justifierait a priori peu. La dette familiale s'est donc doublement déplacée : vers un cadet et vers le citoyen qu'ego est devenu dans la capitale.

Cette distribution des générations « amont » et « aval » à ego varie sensiblement. Mais leur comparaison d'ensemble souligne un écart de relève entre la fratrie « même père même mère » d'ego (4,5 personnes nées de sa mère, en oubliant certainement des décès en bas âge), la plus chargée d'affect, et ses propres enfants, rarement informés avec tendresse, dans la génération suivante (8,9 personnes). Il s'agit ici d'un cumul de plusieurs mères (auquel s'ajoutent 4,4 enfants non nés d'ego mais élevés temporairement par lui). Rapportés au nombre d'unions contractées par ego, cela revient à plus de trois enfants par épouse quelle qu'ait été la durée de son mariage. Plus qu'une volonté de réduire la natalité dans ces proportions à Bamako, ce dernier ratio vient du fait que séparations et décès ont interrompu des cycles de fécondité chez les mères (ils reprendront dans un mariage ultérieur à ego). La charge globale des enfants d'ego vient bien du fait que les mariages polygamiques et successifs ont joué leur rôle de « relève » pour maintenir une natalité forte autour d'ego ; d'autant que les décès ont prélevé un tribut de 23 % des enfants d'ego, en bas âge ou élevés par lui. Avec une descendance jeune, qui reste encore beaucoup logée chez ego, il revient à seulement 18 épouses présentes à l'enquête d'en organiser le quotidien domestique. Quels que soient les liens maintenus avec leur génitrice, ces 133 enfants d'ego ont donc été « redistribués » par son histoire matrimoniale, jusqu'à la charge éducative finale<sup>19</sup>.

Avec le niveau de scolarisation et d'occupation que l'on verra plus loin, la pyramide des âges des enfants toujours en vie d'ego apparaît alors décisive pour lui trouver des relais. Encore faudra-t-il relativiser : ces enfants sont nés à Bamako ; ils sont moins concernés que leur père par les ressources matrimoniales d'origine, et moins enclins que lui à assumer un contrat migratoire, la charge des visiteurs du Nord. Ces fratries se retrouvent de plus fragmentées par divorces et décès, qui peuvent avoir perturbé les références éducatives d'ego. Pour ceux dont l'âge à l'enquête est connu – les quatre cinquième de ces enfants<sup>20</sup> –, on compare ainsi les 108 enfants d'ego élevés et confiés par lui, et les 28 autres jeunes hébergés à Bamako. Ce dernier groupe apparaît en fait contrasté entre deux cas de figure :

- les jeunes qu'ego a pris en charge au début de sa vie d'adulte (un tiers de l'effectif), dont les classes d'âge, de 22 à 42 ans, dépassent celles de ses propres enfants ;
- et les jeunes qu'ego a pris en charge en relais de sa descendance, en particulier des petits-enfants confiés par leurs parents.

Le problème de relève se trouve donc essentiellement dans la moyenne d'âge des enfants d'ego, inférieure de plus de 43 ans à la sienne : à 20 ans, ils ne sont en situation ni professionnelle ni matrimoniale ni résidentielle de contribuer aux charges de la maisonnée, de se préparer eux-mêmes à quitter le ménage du « vieux », de pouvoir à ses besoins et ceux

---

<sup>19</sup> A hauteur de plus de 7 enfants par épouse encore mariée à ego à son vieillissement, elle se retrouve alors supérieure à celle que vivait la mère d'ego dans sa génération.

<sup>20</sup> L'âge reste d'ailleurs identifié de manière souvent approximative. Quelques descendance nombreuses, et complexes par le nombre de mères, sont cependant parfaitement informées par des « vieux » parmi les plus âgés, à l'appui de dates remarquablement précises [EFG\_Ba.02 ; EFG\_Ba.11].

d'une fratrie plus jeune. Déjà certains aînés ne se montrent pas à la hauteur en abordant l'âge adulte ; l'« inutilité » ou l'escapisme<sup>21</sup> qui les démarquent des modèles éducatifs de référence sont alors vivement reprochés par les pères.

- A 28 ans, le fils aîné de [EFG\_Ba.1.13] précède dix autres enfants de son unique épouse. Bien qu'actif, il vit chez ses parents avec sa propre épouse et deux enfants, dans un climat relationnel tendu :

« Sa femme en fait les frais tous les jours. Elle prépare toute seule et elle ne contribue pas à la cuisine de sa belle-mère. Mon fils (25 ans) a grandi avec moi et il a déménagé avec moi à Sikoro. C'est là qu'il a fait son école. Après il a abandonné pour le commerce. Il faisait le transitaire entre Sévaré et Bamako pour le mil. Mais ses activités ont décliné. Tout le monde a dit que c'est parce qu'il n'a pas suffisamment assumé les charges de la famille. Aujourd'hui il se retrouve à faire le vendeur ambulancier ! Il a ses gosses de 4 ans et 1 an qui sont nés chez moi. C'est moi qui les héberge, je paye pour son impôt. Il ne contribue que partiellement. »

- La tension est exacerbée quand la mère de l'aîné des garçons a été écartée par des mariages chaotiques. Le fils aîné de [EFG\_Ba.1.08] est ainsi le seul enfant de sa mère divorcée, devant 16 autres enfants d'ego. A 40 ans, il vit chez son père avec épouse et enfants, mais reste dépendant d'ego pour de rares contrats de travail :

« Mon premier garçon ici, normalement il habite chez moi dans ma maison, il doit contribuer. Mais il ne le fait pas. J'étais même décidé de le faire sortir ici, mais les hommes de la famille sont venus me prier de le laisser. Pourtant il travaille ! Même les gens avec lesquels il travaille, ils payent leur location, ils donnent leurs condiments, ils font tout. Et lui ici, il contribue rien ! Il est marié, il a trois enfants. Chez moi c'est moi qui élève ses enfants ! Son petit est rentré à l'école, il a sept ans, quelque chose comme ça. Lui il paye rien, il paye pas le prix de condiment, il achète pas le mil, il paye pas de courant, rien ! Alors que ma fille là, la matrone qui est au Nord avec son mari maintenant, lorsqu'elle a pris sa première salaire là, elle est venue avec son mari pour me remettre ça. Et sa sœur qui est là à Bamako, chaque deux jours, trois jours, elle me fait la cuisine, elle m'envoie un plat ici. J'ai dit : ça ! Avec ta conscience, tu es dans une maison, tu manges, tu bois, tu utilises les WC, tu fais tout, tu manges le matin, tu manges le repas de journée, tu manges le repas de nuit, tu fais rien ! Mais lui il dit rien. Il dit qu'il ne gagne pas de l'argent. C'est pas vrai ! Alors que c'est moi qui l'ai fait devenir jardinier ! Un garçon comme ça si tu le mets dans la famille, il fera des histoires avec ses frères. Ça c'est certain. Ils vont faire des histoires, parce qu'il ne fait rien. C'est pas ses frères et ses sœurs qui va le faire nourrir, lui et ses enfants encore.

- A 25 ans, le fils aîné et unique enfant de [EFG\_Ba.1.14] est quant à lui parti au Togo sans donner de nouvelles :

« Quand il quittait au Togo, il ne s'était pas marié. De Bamako il est parti à Lomé, ça fait deux ans. Moi je n'ai aucune nouvelles de lui, c'est sa mère qui peut me dire. Il n'avait pas demandé la permission, c'est sa mère qui m'a informé. »

- Même sans autonomie résidentielle, les passages à l'âge adulte sont surtout plus simples quand ces enfants ont trouvé la perspective de gagner leur vie. Une mère marginalisée à la suite du second mariage de [EFG\_Ba.1.01] se trouve finalement réhabilitée par la bonne conduite de ses aînés en matière de redistribution familiale :

---

<sup>21</sup> Le « risque de fuite et d'abandon » des enfants est de même souligné par Roth (2007 : 185) dans le contexte de Bobo-Dioulasso.

« Mahamane a 40 ans maintenant, il loge chez moi avec sa première femme et ses enfants ; il attend de finir de construire pour sa deuxième femme et pour désengorger un peu. Les enfants de Fatoumata (la première épouse d'ego) étaient restés avec moi quand elle est repartie au Nord, mais il y avait un problème avec leur marâtre. Mais aujourd'hui Mahamane fait tout pour moi, à la maison et dans le quartier. Son frère Ibrahim c'est son cadet (36 ans). Il est parti aux Etats-Unis depuis 2002, avec son épouse. Il était parti comme visa d'étude, et maintenant il cherche une régularisation. C'est un agent commercial là-bas, lui aussi il nous envoie des nouvelles et de l'argent tous les mois. »

- Mais le fait d'avoir « investi » dans la formation des aînés n'est pas forcément suivi de leur responsabilisation à l'égard des cadets. Ainsi [EFG\_Ba.1.11] ne cherche plus à peser sur le quotidien de son aîné après l'avoir pourtant conduit à une situation prometteuse :

« Albou Kader c'est le seul fils de celle que j'avais mariée et divorcée en premier. Il a 52 ans maintenant, 24 ans de plus que l'aîné de l'autre maman ! (ego a lui-même 78 ans à l'enquête) Comme je suis cuisinier, je l'avais envoyé faire un stage de restauration à Marseille. Aujourd'hui il est le gérant de l'hôtel Ouragan. Il loge chez lui à présent. C'est sa femme qui l'a aidé à devenir propriétaire à Kalaban ACI (un quartier de meilleur standing construit depuis les années 1990) parce qu'elle est directrice de service au bureau des retraités. Il voyage souvent, partout, il va pour une semaine : Abidjan, Sikasso. Son fils va même se marier cette année. Mais chaque deux ou trois jours il passe voir la famille, et il retourne. Mon autre fils qui est enseignant, il est à Kayes : même pas trois mois on l'a nommé directeur là-bas. Sa femme est restée avec moi ici pour faire le lycée à Bamako, parce qu'elle a très bien passé au DEF cette année. Moi je lui avais dit de s'occuper des jeunes, parce que pour moi seul, tant que je suis en vie que je trouve la paye-là avec mes activités de cuisinier, je peux vivre avec ça. Mais les plus jeunes ils sont là encore. (...) Puisque moi je te dis que je suis quelqu'un qui a vécu avec les Français depuis Tombouctou, j'ai pris les mentalités françaises. Donc toutes les charges qui me concernent, j'ai pris ça en moi pour moi, j'ai pas confié mes enfants. C'est pourquoi je suis vraiment chargé. Parce que j'ai douze gosses à la maison. C'est maintenant que j'ai finis avec les hôtels que je suis épuisé. Si j'avais quelque chose déjà, je ne reste pas à la location. »

### 2.3. De la charge à la relève ?

Reste en effet à anticiper sur le futur de cette relève démographique, et sur sa capacité à offrir une relève financière à ego : soit en dé-cohabitant vers de nouveaux logements à Bamako, ou vers de nouveaux horizons migratoires, ce qui dans l'immédiat décharge les « vieux » de coûts de subsistance et de formation ; soit en y contribuant sur place. On comparera pour ce faire les lieux de vie de la fratrie *badenya* d'ego, la mieux informée et la plus chargée d'un modèle de responsabilité familiale dans sa génération, et ceux des enfants d'ego.

Contrairement à leurs « pères » et « mères » classificatoires, tous natifs du Nord malien, contrairement aussi aux jeunes qui ont été hébergés pour quelques années chez ego, nés aux deux tiers dans les régions d'origine, la descendance directe d'ego est née à Bamako à 91 %. Mais ces Bamakois d'origine ne sont qu'aux trois quarts d'entre eux nés dans les deux quartiers d'enquête. Plus anciens et centraux, les autres quartiers rappellent alors les étapes résidentielles d'ego dans les premiers temps de sa vie dans la capitale malienne, avant son ou ses déménagements à Sikoro et Banconi.

### Lieux de vie dans deux générations familiales reliées à ego

Lieu de naissance	Total espace relationnel	%	Fratries d'ego	%	Enfants d'ego	%	Hébergés par ego	%
Etranger	8	2,2			4	3,0	1	1,5
Région Ségou	2	0,6					2	3,1
Région Mopti	6	1,7			1	0,8	5	7,7
Région Tombouctou	88	24,5	30	33,7	6	4,5	29	44,6
Région Gao	120	33,4	59	66,3	1	0,8	14	21,5
District Bamako	135	37,6			121	91,0	14	21,5
<b>Total *</b>	<b>359</b>	<b>100,0</b>	<b>89</b>	<b>100,0</b>	<b>133</b>	<b>100,0</b>	<b>65</b>	<b>100,0</b>

Lieu à l'enquête	Total espace relationnel	%	Fratries d'ego	%	Enfants d'ego	%	Hébergés par ego	%
Etranger	23	6,5	6	6,8	6	4,5	3	5,0
Région Kayes	3	0,8			3	2,3		
Région Koulikoro	2	0,6			2	1,5		
Région Sikasso	1	0,3			1	0,8		
Région Ségou	6	1,7	2	2,3	2	1,5	2	3,3
Région Mopti	6	1,7	3	3,4			3	5,0
Région Tombouctou	45	12,7	21	23,9	3	2,3	7	11,7
Région Gao	82	23,1	43	48,9	3	2,3	5	8,3
Région Kidal	1	0,3					1	1,7
District Bamako	186	52,4	13	14,8	112	84,8	42	70,0
<b>Total *</b>	<b>355</b>	<b>100,0</b>	<b>88</b>	<b>100,0</b>	<b>132</b>	<b>100,0</b>	<b>60</b>	<b>100,0</b>

\* Les différences de totaux naissance / enquête correspondent à des pertes d'information.

A l'enquête, les frères et sœurs d'ego se sont un peu éloignés des régions d'origine, au profit de la capitale malienne, tandis que ses enfants se sont moins éloignés de Bamako et y restent dans des proportions supérieures aux jeunes hébergés par ego. Leurs autres lieux de vie concernent moins les régions d'origine d'ego que l'étranger ou de nouvelles destinations au Mali. Là encore ils se démarquent des hébergés, dont les mouvements ultérieurs à Bamako sont principalement de retour au Nord. C'est le résultat d'une moyenne d'âge encore basse : la mobilité n'est pas encore amorcée pour les plus jeunes ; elle suit les déménagements urbains d'ego pour les enfants d'âges intermédiaires ; elle se fait l'écho du premier mariage des filles, à un âge souvent précoce dans les familles Sonrhaï, ou d'une opportunité d'emploi pour les garçons.

Mais la décohabitation des enfants mariés n'est pas systématique. Même après 40 ans, une formation médiocre a conduit les garçons, comme les maris des filles, aux mêmes difficultés économiques que celles que leurs pères ont subies avec l'ajustement structurel et les dévaluations. Depuis 1983, leurs effets sociaux au Mali ont sacrifié l'école, l'emploi des jeunes dans le secteur public, et la gestion foncière urbaine. Or les enfants d'ego qui vivent

encore à Bamako à l'enquête, bien que pas tous dans le quartier du père, ont à peine 19 ans en moyenne. Ils sont manifestement plus jeunes que ceux résidant à l'étranger (30 ans) ou dans les deux régions d'origine (32 ans).

**1. Les rétentions chez ego** et les changements de maisonnée sont ainsi observés plus finement depuis la capitale pour les seuls enfants qui sont encore en vie. **Les 76 toujours logés chez leur père représentent d'abord 69 % de ce dernier corpus**, et se partagent à égalité entre filles et garçons. 9 sont en bas âge. 44 sont des élèves, dont le spectre d'étude est plus large que celui de leur père, selon des offres institutionnelles plus diverses. Mais ego se montre souvent mal informé, reste attaché au cadre « franco-arabe » d'enseignement, et place la formation coranique en substitut des échecs scolaires. A l'adolescence, ces élèves ont pris du retard, et ne sont que pour dix et six d'entre eux dans les premier et second (lycée) cycles de l'enseignement secondaire ; le seul cas d'études supérieures (les autres ont quitté la maison d'ego à l'enquête) concerne une fille vouée à être infirmière<sup>22</sup>. Les attentes restent donc minces et de moins en moins volontaires pour contourner le bas niveau de l'école publique malienne.

D'autres étapes de formation sont encore moins représentées : 4 garçons sont apprentis (tailleur, chauffeurs, mécanique) ; 7 « ménagères » attendent le mariage ; 2 inactifs attendent l'aventure migratoire dans un format qui n'est assurément plus celui de leurs pères :

« Il a fait l'école mais il n'a pas dépassé la septième année. Il faisait rien mais il voulait aller en Europe, chercher du travail là-bas. Y a plus de six ans qu'il cherchait à partir, il m'informe que s'il trouve l'occasion il va partir. L'occasion c'est-à-dire les moyens de le faire partir quoi. Les moyens de transport on a préparé ça. Maintenant, problème de visa, c'est ça qui nous a freiné. Parce que s'il part c'est par l'avion. Lui il cherchait de partir par le désert. J'ai dit que moi je veux passer par la voie normale. Aller prendre les pirogues, les trucs en Espagne là, moi je suis pas d'accord. Avoir le visa normal, si tu pars en France, tu pars en France. Si tu pars en Amérique, tu pars en Amérique, par avion. Mais, les affaires louches là, non, je ne veux pas ça. Bon, il voulait pas me forcer, comme d'autres qui forcent les parents même si les parents sont pas d'accord. Finalement, j'ai donné mon accord. J'ai dit : si tu trouves un moyen, il faut partir. J'ai préparé même son transport et tout, l'argent qui va l'amener j'ai confié ça à quelqu'un. J'ai pris un passeport y a plus d'un mois, maintenant on attend. C'est-à-dire nous, dans le temps, on dit que si la chance le guide, il va partir. De préférence il veut partir en Amérique. Maintenant si on trouve un visa sur la France, il va partir en France. Parce que déjà il a un métier. Peut-être s'il a la chance, il peut avoir des boulots là-bas. Il parle anglais un peu seulement, pas tellement. Il pense que s'il a son visa, il part ; une fois là-bas, il cherche. Ouais je crois que s'il part là-bas avec son métier, ce sera pas difficile. Comme y a les Maliens là-bas. » [EFG\_Ba.1.08]

Finalement seuls 14 jeunes, dont 3 filles, présentent donc des activités rémunératrices. C'est bien sûr une proportion insuffisante pour compléter les revenus d'ego ou soulager ses dépenses. D'autant que les filles ne sont pas directement attendues pour reverser les gains d'un petit commerce dans l'économie domestique, éventuellement en appoint de leurs mères, et que les perspectives financières sont médiocres<sup>23</sup>. L'inventaire des activités des garçons

---

<sup>22</sup> « Elle fait la troisième année à l'école de santé. Je vais prendre encore une année pour elle, pour qu'elle soit sage-femme. Ça coûte cher mais je vais me forcer. Parce que sage-femme, c'est au-dessus d'infirmière. » [EFG\_Ba.1.02]

<sup>23</sup> « Elles font du petit commerce. Elles vont acheter des pagnes, elles se donnent ça entre elles. »  
« Elle a son petit commerce devant la porte : du manioc, la patate, des choses comme ça. »

justifie de même que le mariage et surtout la décohabitation paraissent encore incertains, à la différence de ceux qui ne logent plus chez ego. En dehors du commerce qui joue un rôle de refuge quand d'autres formations n'ont pas débouché – « **Il essayait de faire le chauffeur mais il fait le petit commerce de pièces détachées.** » –, ces petits emplois urbains indépendants ne ressemblent que dans un cas à ceux exercés par les « vieux ». L'ambiance est à la débrouille individuelle après une scolarité peu concluante, mais avec peu de pression familiale sur les cadets de lignée :

« Il n'a pas un atelier fixe, il travaille avec ses copains. Il a sa machine, mais si tu n'as pas un atelier personnel, tu changes d'endroit. » [EFG\_Ba.1.09]

« Il était à l'école, il a fait sa neuvième année, après il préfère être chauffeur. Il a fait son apprentissage jusqu'à ce qu'il a eu son permis. » [EFG\_Ba.1.11]

« Il a fait un peu l'école et après il est sorti. Actuellement il est avec son groupe, il fait les percussions dans les mariages, il est demandé dans les cérémonies. Ce n'est pas de sa famille, c'est lui qui a voulu apprendre ça depuis son enfance. » [EFG\_Ba.1.04]

Pourtant, 9 des enfants logés chez ego sont déjà mariés. Mais il convient de distinguer les attentes résidentielles et domestiques. Les 4 filles apparaissent simplement retardées dans le fait de « suivre leur mari » : par le fait d'être encore élèves à un niveau prometteur ; d'attendre que la maison conjugale soit terminée ou que soit conclu un processus matrimonial long ; ou de ne pouvoir suivre un mari navetteur saisonnier<sup>24</sup>. Avec une présence qui n'est pas censée durer, elles ne sont pas stigmatisées y compris quand elles sont avec enfants en bas âge ou quand elles reviennent chez leur père après une période de décohabitation.

Quant aux 5 garçons, ils font tous partie des actifs du ménage d'ego mais ne sont pas relayés économiquement par leur épouse, ménagère chez ego : on touche du doigt la tension générée par un manque de contribution de ces jeunes adultes restés dépendants, surtout quand ils sont ainsi plusieurs à charge chez leur père, qu'ils font défaut à une obligation de fils aîné, ou quand ego est encore locataire. Car la perspective est bien celle de la durée. Les « vieux » comprennent les difficultés auxquelles sont confrontés ces enfants sur le marché du travail ; mais ils se montrent moins indulgents à leur égard qu'avec les villageois venus se soigner à Bamako et « parasiter la maison pendant la saison sèche ».

**2. Les 34 enfants restants, logés chez eux après décohabitation, sont finalement les moins nombreux des enfants en vie.** Ils comptent d'ailleurs plus de filles (24) que de garçons (10). Leurs lieux de résidence à l'enquête doivent moins à l'espace social d'ego et montrent une plus grande diversité migratoire.

**Chez les filles**, le mariage est un motif déterminant de décohabitation, soulagement pour leur père qu'elles payent d'un nouveau défaut d'autonomie résidentielle en étant « hébergées par leur mari » ; seules 4 filles sont célibataires, encore logées chez leur mère ou confiées à une parente. Encore faut-il relativiser les effets géographiques de ce passage à l'âge adulte : comme on l'a vu le mariage n'assure pas toujours immédiatement le départ des filles ; ou bien il le concrétise « dans le quartier » voire « dans la maison d'à côté »<sup>25</sup>. L'espace

---

« Elle fait un commerce de femmes. Elle peut pas rester tranquille, toujours des choses en main pour se promener, elle se satisfait de ça. »

<sup>24</sup> « Son mari fait du commerce ici. Mais pendant la période de l'hivernage, il part au village pour faire la culture. Quand il vient c'est pour faire le commerce, il a une table, des petites marchandises. »

<sup>25</sup> « Elle n'a pas quitté Banconi. Si elle est sortie de la maison c'est pour le mariage. »

« Elle est actuellement chez son mari, tout près d'ici à Sourakabougou. »

matrimonial des filles est en effet pauvre dans cette périphérie de Bamako, dans un spectre économique comparable à celui d'ego pour leurs maris. Comme leurs sœurs chez ego, dans l'économie de survie et la mouvance des mères à peine quittées, elles sont alors « ménagères », engagées dans la vente « de bricoles » ou de glace<sup>26</sup>.

9 des 13 Bamakoises se trouvent ainsi dans l'environnement résidentiel de leur père, et 4 vivent plus loin aux marges de la capitale : une nouvelle périphérie qui n'augure pas d'un bon standing. Parmi les 10 autres dont le lieu de vie est connu, 3 sont dans la localité d'origine d'ego, du fait de mariages familiaux, 7 sont dans d'autres régions du Mali ou en Afrique de l'Ouest<sup>27</sup>. A l'exception d'une enseignante, leurs activités sont à la mesure de celles des maris : cultivateur, jardinier, marabout, vendeurs de volaille, de pain, de poisson ou de friperie, tailleur, chauffeur ; quatre époux seulement relèvent de la fonction publique. Les contacts avec la maisonnée d'ego s'alignent donc sur la dualité des Bamakoises et des plus distanciées.

- Pour les premières, la quotidienneté de leur interaction avec la maisonnée d'ego ne garantit à ce dernier aucun soulagement de sa charge économique :

« Elle vient souvent. Des fois elle me prépare un plat, elle m'envoie. Elle peut pas faire deux ou trois jours sans passer ici. »

« Elle me rend visites tous les jours, elle passe la journée. »

« Même hier elle m'a quitté ici ; chaque trois quatre jours elle vient me rendre visite. »

« Elle vient fréquemment. Comme on est très proche dans le quartier, ses frères et sœurs aussi lui rendent visite. »

« Ils sont près avec son mari. Elle est venue en visite il y a deux jours. »

« Elle n'a jamais quitté Lafiabougou sauf si elle vient ici. Elle doit venir faire quelques jours pour les vacances. Elle a un petit frère qui est là avec moi. »

« Sa dernière visite c'est il y a 8 jours. Sa fille est chez moi avec moi. »

- Les visites des secondes sont plus occasionnelles, notamment depuis l'étranger. Mais elles ne débouchent pas d'avantage sur la réciprocité, car il n'est pas d'usage qu'un « vieux » se déplace chez ses gendres :

« Actuellement elle est en visite chez moi. Elle a amené ses deux enfants, l'autre qui est tombé, ils sont partis faire la radio. Elle est venue pour ça. »,

« Elle vient rendre visite dans la famille et elle retourne. La dernière fois c'était en août 2007 »

« Moi aussi je vais, mais je pars pas pour elle, je pars pour ma sœur et quand je vais là-bas elle vient me saluer. Puisque moi je peux pas aller voir mes beaux-parents. »

« Depuis qu'elle a quitté elle n'a pas venu chez moi, y a presque huit ans maintenant. Elle me téléphone de temps en temps. Elle m'a dit une fois que Abidjan, c'est tellement chaud tu ne pourrais même pas sortir. »

« Elle est en visite présentement, avec un de ses deux enfants. Moi je n'ai pas été chez son mari en Guinée. »

---

« Elle est chez son mari dans une autre cour du même quartier. »

<sup>26</sup> « Elle faisait un petit commerce ambulante de légumes. Mais depuis qu'on a déménagé loin, elle ne peut plus le faire, elle a de la peine à aller au marché. »

<sup>27</sup> Un dernier cas de fille « raptée » reste enfin atypique en milieu Sonhaï, et plus emblématique des transformations sociales de la grande ville : « Elle est chez son mari mais je ne sais pas où elle se trouve. Elle ne répond pas au téléphone. C'est cette année qu'elle avait carrément foutu le camp de la maison. Elle a déménagé avant le mariage. Je n'ai même pas eu le temps de faire connaissance avec le monsieur. On lui a demandé de revenir en attendant qu'on mène des enquêtes sur le mari. Elle a refusé. Et finalement, j'étais obligé de supplier le monsieur pour qu'ils fassent un mariage. Ils sont partis comme ça. » [EFG\_Ba.1.16]

**Quant aux rares fils d'ego ayant dé-cohabité**, ils sont plutôt haut placés dans les fratries. Ils ont fait plus que leurs sœurs l'expérience d'étapes intermédiaires entre Bamako et leur lieu de vie à l'enquête. Mais ils sont proportionnellement moins mariés que les filles sorties de chez ego : 4 cas sur les 10, dont un a laissé son épouse scolarisée chez son père tandis qu'il est affecté en région. C'est la conséquence d'abord d'un âge au mariage plus tardif pour les garçons que pour leurs filles, une tendance générale au Mali mais accentuée dans les milieux peu scolarisés. Le coût du mariage pèse surtout plus durement chez les jeunes générations de Bamako (Ouedraogo et Piché, 1995). C'est donc aussi la conséquence d'un défaut structurel de moyens, à l'exception de salariés en régions, pour dé-cohabiter comme elles le souhaiteraient.

Leurs lieux de résidence se partagent entre Bamako – mais avec quelques quartiers lotis de meilleur standing –, de nouvelles localités au sud du Mali et à l'étranger : Lomé au Togo, Philadelphie aux Etats-Unis. Malgré la troncature biographique de cette génération d'enfants, qui justifie l'écart global de mobilité entre ascendants et descendants reliés à ego, la diversification des destinations se poursuit donc comme une forme de relève migratoire par rapport aux références héritées d'ego : nord du Mali, Ghana et Niger en Afrique de l'Ouest.

Les activités des garçons s'émancipent de même de l'univers tracé par les « vieux ». Aux côtés d'un maçon, d'un tailleur et d'un marchand de sable, activités déjà représentées chez ego, on compte de nouvelles qualifications : chauffeurs, électricien, et surtout trois salariés employés dans les services : gérant d'hôtel, enseignant, agent commercial. Ces trois-là se distinguent en ayant migré vers des environnements plus prestigieux, et par des épouses scolarisées promises à l'emploi salarié. Mais assurément l'effectif est bien faible pour tirer ego vers une retraite décente et pour tirer le reste de sa descendance vers de meilleures perspectives de formation ou de mariage.

## **Conclusion**

Constitués autour de migrants vieillissants dans la capitale, les corpus de l'enquête Ego Fratries Générations illustrent donc la redistribution des lieux de vie vers un environnement urbain au Mali. De cette recomposition des espaces migratoires, qui s'est jouée sur trois générations, ego est bien le pivot : entre le legs de ses ascendants, la destination bamakoise qui l'a finalement démarqué dans ses fratries, et sa propre relève démographique : encore dépendante mais déjà plus individualisée. L'enquête apporte ainsi deux séries de conclusions relatives aux traitements biographique et intergénérationnel. Les facteurs d'un vieillissement précaire sont d'abord à rechercher au fil des itinéraires, non à leur seul terme, et en suivant les évolutions du contexte macro-économique dans lequel ego s'insère en Afrique de l'Ouest. Le champ des possibles apparaît rétréci d'abord par la déstructuration des environnements sahéliens et par les difficultés économiques du Mali à partir des années 1970, quand ego entame sa vie d'adulte. Il est ensuite rendu plus sélectif par les mutations politiques et financières de la troisième République, à partir des années 1990 ; il devient surtout plus discriminant pour les habitants d'une ville restée informelle dans la mondialisation, quand ego a atteint la maturité.

Le second apport de l'approche longitudinale vient de l'analyse de l'espace relationnel relié à ego par trois générations : de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, encore coloniale, au

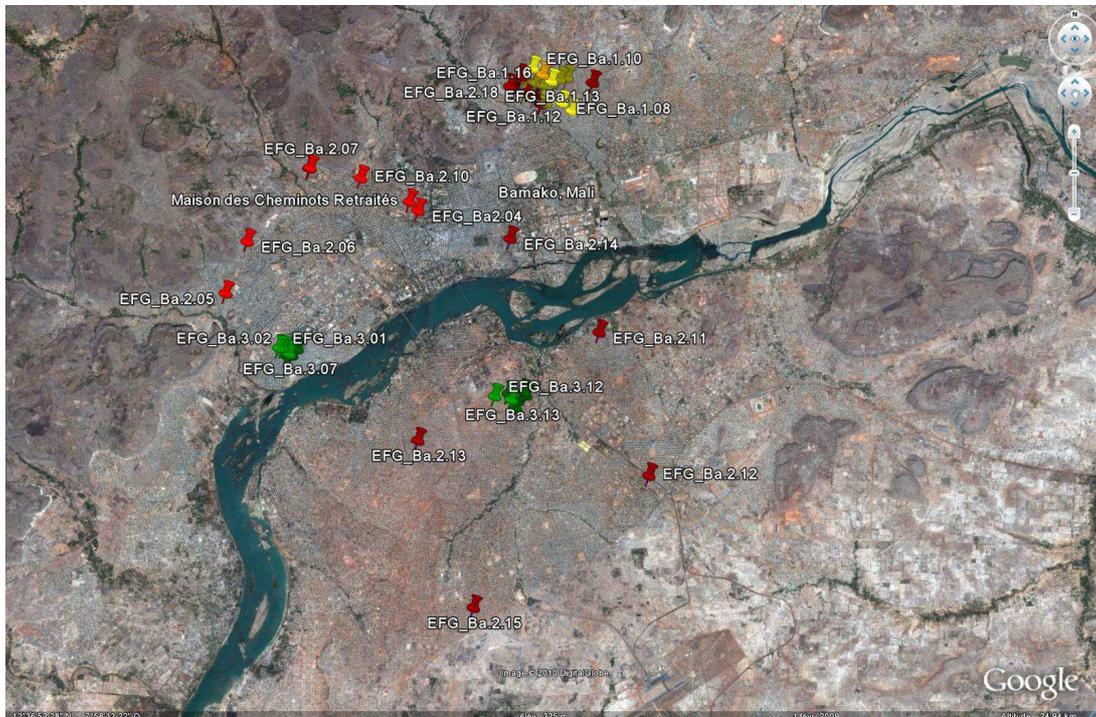
seuil du nouveau millénaire, voué à la réduction de la pauvreté. Tant le ratio actifs / dépendants des familles considérées à Bamako, que la réalité des contrats migratoires et éducatifs hérités des régions du Nord, montrent que les relations intergénérationnelles ne permettent plus aux aînés du Mali de « tenir rang » dans la vie urbaine. Il en va plus généralement d'une société et de sa capacité à affronter la suite de la transition démographique, si celle-ci maintient l'absence de politique sociale et d'assurance vieillesse à l'égard d'une majorité de ses migrants internes, citadins des quartiers déshérités, actifs des petits services, et chargés de famille.

## Références bibliographiques

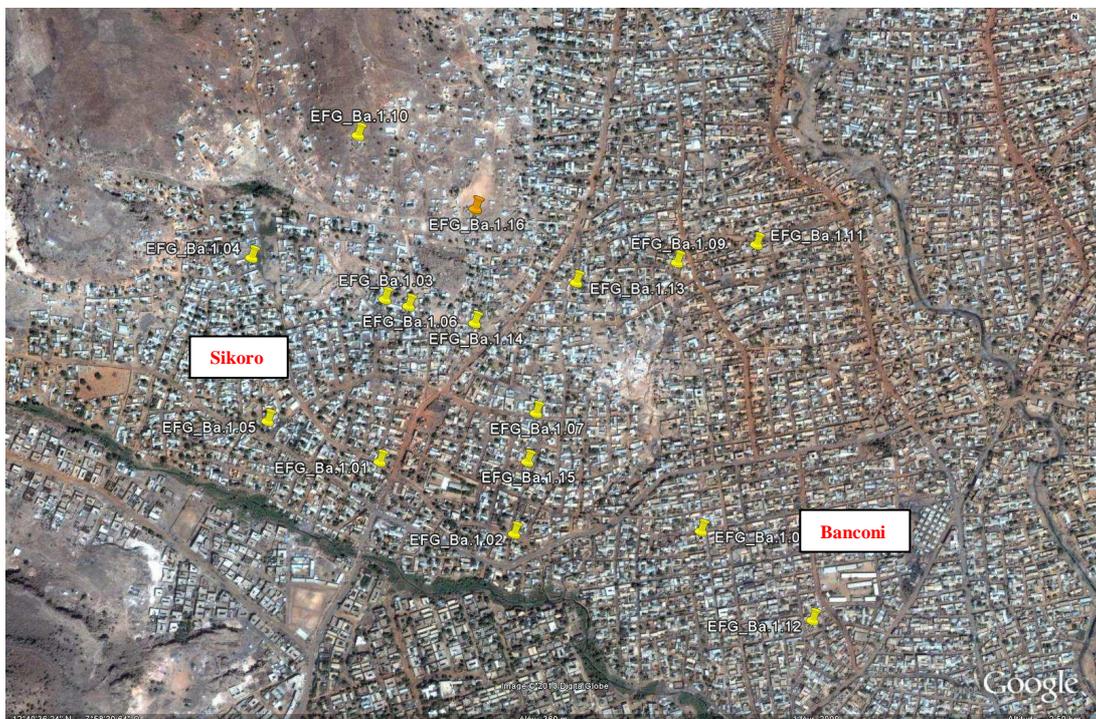
- Antoine Ph., Golaz V. (éds.), 2010, « Vieillir au Sud : une grande variété de situations », *Autrepart*, n°53, pp. 3-15.
- Bertrand M., 1999, « Bamako (Mali) : habitat de cour et mobilités résidentielles », *Espace Populations Sociétés*, n° 1, pp. 119-138.
- Bertrand M., 2010, « Migration internationale et métropolisation en Afrique de l'Ouest : le cas des Zabrana du Grand Accra (Ghana) », *Espace Populations Sociétés*, n°2-3 pp. 307-320.
- Bertrand M., 2011, *De Bamako à Accra. Mobilités urbaines et ancrages locaux en Afrique de l'Ouest*, Paris, Karthala, 376 p.
- Dougnon I., non daté, « Etude comparative des tendances migratoires des Sonraï et Dogon vers le Ghana », 22 p.  
<http://www.imi.ox.ac.uk/pdfs/research-projects-pdfs/african-migrations-workshops-pdfs/rabat-workshop-2008/isaie-dougnon-amw-08>
- Ouédraogo D., Piché V. (dir.), 1995, *L'insertion urbaine à Bamako*, Paris, Karthala.
- Roth Cl., 2007, « Tu ne peux pas rejeter ton enfant ! Contrat entre les générations, sécurité sociale et vieillesse en milieu urbain burkinabè », *Cahiers d'études africaines*, N° 185, pp. 93-116.
- Tichit Ch., 2001, « Du recueil à l'analyse biographique en démographie : les apports de l'approche qualitative », Actes du Congrès International IUSSP, Session 37 : Qualitative Methods and Demography, Salvador, Brésil, août 2001, 18 p.  
[http://www.iussp.org/Brazil2001/s30/S37\\_P03\\_Tichit.pdf](http://www.iussp.org/Brazil2001/s30/S37_P03_Tichit.pdf)
- Vuarin R., 1994, « L'argent et l'entregent », *Cahiers des Sciences Humaines*, Vol. 30, n° 1-2, pp. 255-273.

# Annexe 1 – Le corpus EFG

## L'enquête EFG : les strates 1, 2 et 3 à Bamako



### La strate EFG\_Ba.1. d'enquête sur le front de peuplement « irrégulier » puis « redressé » de Banconi-Sikoroni



## **Modules du questionnaire :**

Identifiants

### **A. EGO**

1. Origines
2. Unions matrimoniales
3. Composition actuelle du « foyer »
4. Trajectoire biographique individuelle
5. Relation au travail
6. Pratique de la ville
7. Lieux de référence dans la biographie

### **B. Tuteurs et ascendants de EGO**

1. Vous avez été principalement confié à un ou plusieurs tuteurs autres que votre père
2. Votre mère et sa lignée
3. Votre père et sa lignée

### **C. Fratries et pairs de EGO**

1. Frères et sœurs de même mère
2. Frères et sœurs de même père, autres mères
3. Pairs dans la maison du tuteur principal
4. Autres pairs importants de même génération

### **D. Descendance de EGO : enfants et petits enfants**

1. Enfants de ego aujourd'hui décédés
2. Enfants de ego non élevés dans son foyer
3. Enfants de ego élevés par lui
4. Autres enfants élevés par ego
5. Autres enfants et jeunes hébergés

## **Traitement des données :**

**A. Le corpus texte Ego :** traitements d'ensemble et par module d'entretien (trajectoire, travail, ville, représentations et références) en analyse statistique textuelle sous Alceste.

**B. Le corpus tables de données :** base constituée sous Access

- table EFG\_Ego\_caractéristiques
- table EFG\_Ego\_itinéraires
- table EFG\_Fratries Générations

## Annexe 2 – Dette migratoire et contrat éducatif : une tension en mots

Actif en proie à de fortes incertitudes économiques et toujours locataire, [EFG\_Ba.1.14] parle sans retenue de l'obligation qu'il s'est faite sans relâche à former à la confection de briques des enfants venus du Cercle de Gao, où il a grandi, et à accueillir des visiteurs de sa région qu'il n'a pourtant pas les moyens de loger à Bamako. Le contraste est alors frappant avec les mots qu'il consacre aux suites conflictuelles de son divorce avec une première épouse, et à un contrat éducatif rompu avec son unique enfant.

« C'est sa mère qui l'a élevé depuis tout petit. Quand il a grandi il venait de temps en temps ici. Il séjournait quelques jours, ensuite il retournait. Sa mère avait cherché à revenir dans le foyer. Moi j'ai dit non. Comme je n'ai pas voulu, la mère a pris l'enfant en otage comme ça entre nous.

Actuellement avec l'hivernage je n'ai pas de visiteur, mais c'est pourtant très habituel. Il y en a qui viennent régulièrement à Bamako. Quand ils viennent ils dorment sous la véranda, parce que je n'ai pas de chambre pour eux dans la cour où je suis avec le propriétaire et les autres locataires. Ce sont des gens qui viennent de Gao : soit c'est des parents à moi, soit c'est des parents à ma femme. Ils font souvent un mois, deux mois. Souvent y a des gens qui viennent se soigner à Bamako. Ils viennent chez moi et une fois qu'ils sont soignés ils retournent chez eux. Depuis le dernier hivernage, je peux compter à peu près cinq personnes qui sont venues ici. Les deux sont venus ensemble. Les trois autres sont venus chacun chacun. C'était tous des parents de ma femme, ils venaient de Mopti. Un a fait deux mois, un a fait une semaine, les deux qui sont venus ensemble ont fait à peu près dix jours. Parmi eux il y a une personne qui était malade, et qui est venu se soigner. Les quatre autres sont des simples visiteurs. Après ils sont retournés à Mopti. »

[EFG\_Ba.1.08] s'est quant à lui abondamment exprimé sur l'incapacité de son fils aîné à contribuer aux charges de la maison qui pourtant héberge son ménage, et sur la tentation de renier ses obligations d'hébergeant à son égard. Mais le « vieux » est tout aussi prolixe quant aux obligations dont il s'est acquitté à l'égard d'autres jeunes que ses 15 enfants propres, en hébergeant et en formant en tout 46 personnes dans la génération suivant la sienne.

« Dans la maison ici j'ai mon premier garçon qui est marié, il est avec sa femme avec moi et ses trois enfants. J'ai aussi mes propres enfants qui sont encore célibataires, c'est deux garçons et deux filles. Sinon y a d'autres de mes enfants qui sont pas avec moi. Maintenant les autres qui sont là, y a un enfant d'un forgeron de chez nous, il est à l'école ; y a un étudiant à l'ENSUP, c'est le fils d'un frère ; et j'ai mon propre frère de lait qui est là, il peut rester un an, deux ans, après il part au village. (...)

Moi mon premier garçon je voulais l'enlever de la maison. Je suis obligé de mettre ça dehors parce que je peux pas m'occuper. A mon âge ! Moi j'ai neuf arthrites dans mon corps, j'ai l'omoplate cassée, j'ai la clavicule cassée, j'ai les cuisses cassées, j'ai deux côtes qui sont cassées. En 58 quand on m'envoyait sur le pont de Bamako, j'étais tombé sur mon dos. En ce moment y avait des Français qui m'a mis au courant. Mais moi je préfère faire encore vingt années de travail, après ça va se choser. Avant je ne sentais pas le mal mais après 40 ans, j'ai senti ça : je peux pas me mettre debout là, parce que j'ai des problèmes, de nerfs et tout. Mais jusqu'à présent c'est moi qui se débrouille avec la maison. De par mon métier, on me donne 50 000 francs par mois, comme pension des Parcs et Jardins. Ça ce n'est même pas un prix de condiment. Les mamans qu'est-ce qu'elles vont dire ? Non, les gens quand ils sont inconscients il faut les foutre dehors pour qu'ils puissent comprendre. C'est la seule solution. Moi j'ai un ami, Haïdara, il a ses enfants qui sont ingénieurs et consort. Y a un qui est ingénieur, il participe pas. Il l'a mis dehors ! J'ai vu chez lui, y a ses enfants qui achètent les draps, sa femme qui achète les rideaux !

Si c'est pas les gens qui me demandent comme leur logeur, je n'ai pas besoin de quelqu'un. Mais personne dans la famille à Aglal peut lui faire entendre raison à ce garçon là. C'est moi qui suis le soutien de toute la famille. J'ai pris l'engagement sur ma conscience, entre moi et Dieu, et jusqu'à présent j'essaie de me débrouiller. Même cette année, j'ai envoyé une tonne (de riz) qu'on m'a donnée ; ça a été remis à mes parents. Mais pour sortir à Bamako tout de suite, j'ai pas d'argent à mettre dans mon transport ! Moi j'ai vingt personnes qui habitent ici, personne ne paye par location, personne ne me contribue, personne ! Alors que normalement c'est la fierté d'un garçon de s'occuper de ses parents, à son âge. »

Deux propriétaires illustrent enfin combien de nombreux accueils scolaires et professionnels sont ensuite inégalement payés de gratitude.

[EFG\_Ba.1.03] a eu 10 enfants sur quatre mariages et a hébergé 32 jeunes chez lui à Bamako, après ses mésaventures au Ghana :

« Depuis que je suis installé ici, je ne travaille plus, à cause de l'hypertension. J'ai vendu la boutique. Lorsque je gagnais, j'ai hébergé beaucoup d'élèves. Aujourd'hui leur appui compte beaucoup pour ma famille. Ça et le petit commerce de ma femme. Parce que j'ai élevé beaucoup d'autres enfants que les miens. Beaucoup. Je vais essayer de me rappeler, des enfants de frères et de sœurs. Mais je ne connais rien de leur âge. A Ntomikorobougou je dormais dans le magasin, des enfants venaient, d'autres partaient. Ils ne se sont pas tous rencontrés là-bas en même temps. Ils se succédaient. Mais les filles dormaient chez ma logeuse. C'est comme mon fils, le plus grand, Hamadi. Il dort en famille mais avec trois de ses compagnons. Les enfants que tu as trouvés déjà grands et déjà mariés, tu ne peux pas dire que tu les as élevés. Mais les deux enfants de ma fille Kadijata, c'est Hawa et Abdouramane. On peut dire que c'est moi qui les élève. »

Quant à ceux qui n'ont fait que quelques jours ou quelques mois chez moi, pour des visites, ils sont trop nombreux ! Tous ceux-là quand ils repartent dans notre village de Tinafozo (Cercle de Gao), ce n'est pas pour durer. C'est juste pour rendre visite et donner le peu qu'ils ont pu collecter entre temps. Ensuite ils reprennent la route pour une autre aventure. Avec les Koroboro (Sonhaï), les Fula (Peul), les Tamashek, tu ne peux pas compter ces gens-là tellement ils viennent chaque jour. Si ce n'est pas à cause de l'hivernage tu allais en rencontrer ici. Ils viennent d'un peu partout, là où ils ont des parents, des connaissances. Certains viennent de Tinafozo, d'autres viennent de Hamakouladji (Cercle de Gao). C'est généralement des parents. Ils passent très régulièrement ici. Comme on se rencontre avec les gens de Tinafozo tous les mois chez moi, beaucoup connaissent ma maison. Ils n'hésitent pas à m'envoyer des gens de passage, ne serait-ce que pour quelques jours. »

Après une jeunesse passée au Niger, [EFG\_Ba.1.01] a eu quant à lui 23 enfants sur deux mariages. Mais les autres enfants hébergés et les visiteurs sont tellement nombreux, que l'information est donnée en mode collectif :

« Y en qui sont venus à Bamako ; ils sont venus directement chez moi. Parce que celui qui quitte Ansongo, il vient chez moi. Même s'il va chercher un endroit, c'est à moi d'aller lui chercher un endroit de place. Chez moi, Dieu merci, y en a beaucoup, hein. Moi ici, j'étais parmi les premiers d'Ansongo à Bamako. Bon, nos élèves qui viennent d'Ansongo, ils n'ont pas de logeurs. J'étais le seul d'Ansongo qui est là. Tous ceux qui quittent Ansongo, ils viennent directement chez moi. Les enfants de ma sœur, même père même mère, j'ai pas élevé. Mais quand je suis venu là, tous les ressortissants d'Ansongo, les enfants, les élèves qui viennent, leurs pères l'envoient directement chez moi. Ils viennent, ils font ses écoles. Après l'école ils fichent le camp. C'est tout. »

Des enfants j'en ai élevé beaucoup comme ça, beaucoup même. Y en a qui ont fait tout leur cycle (scolaire) ici. Ils viennent jusqu'à ce qu'ils aient une situation. Y en a en quantité... que je connais pas leur nombre. Avant là, des ressortissants d'Ansongo y en avait pas beaucoup à

Bamako. Moi j'étais parmi les premiers. Y a même celui qui a marié Aïssata ma fille qui a fait ses études ici. Les gens m'appellent même « logeur ». Aujourd'hui y a un lycée à Ansongo, mais avant y avait pas de lycée. Ca va dans la vingtaine ceux qui ont passé des années ici ; presque tous pour leurs études, et après ils ont eu des bourses et sont allés étudier ailleurs ; aussi pour l'apprentissage et la conduite.

Aujourd'hui y en a beaucoup qui sont encore à Bamako, mais ils ne me connaissent plus, ils savent même pas si je suis là. Ils ne rendent pas visite, ils ne me connaît même pas. Y a d'autres qui sont partis ailleurs, comme en Côte d'Ivoire. Mais ils ne me dit presque rien, ils s'en fichent. Ils m'ont même oublié. Ils ne me donnent rien. Même ceux qui ont fait leur école, ils s'en fichent ils ne me connaît même plus. »